

VOL: I NO: 5
octobre 77

FOCUS

Saguenay Lac-St-Jean

\$1.00



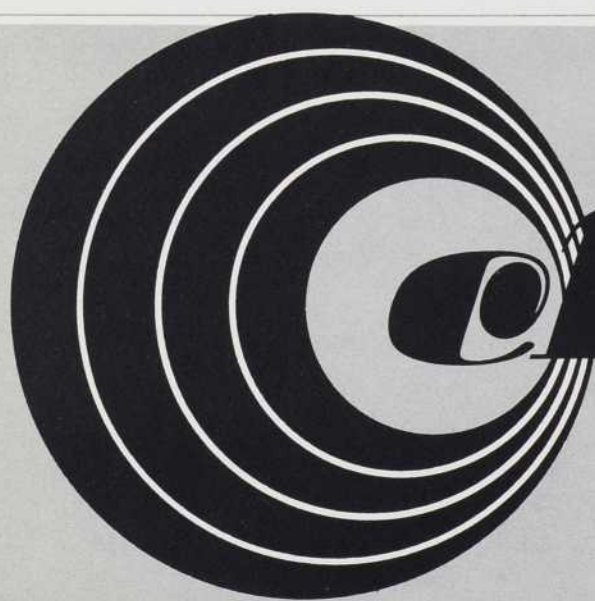
LE
MONOPOLE
DE
FRANCE FILM

●entrevue;conventum ●art et artisanat



le Cinéma de 5 heures

longs métrages de choix
du lundi au vendredi
à compter du 19 septembre
à 5 heures



chirS-tv



Notre page couverture
Photo: Michel Gauthier
Montage: R. Langevin

FOCUS Vol. 1, no 5

LE COLLECTIF DE FOCUS:

Bernard Potvin, Yves Caron, Mireille Lafrance, Jean-Guy Girard, Alan McLean, Claire Pagé, Richard Langevin, Jocelyn Pagé, Marc Bégin et Daniel Hébert.

COMITE DE REDACTION:

Journalistes: Jocelyn Pagé, Jean-Guy Girard, Alan McLean. Conseiller: Yves Caron. Conseiller artistique: Richard Langevin. Responsable de la rédaction: Daniel Hébert.

COMITE DE RELATIONS EXTERIEURES:

Responsable: Mireille Lafrance. Promotion et publicité: Yves Caron. Collaboration: Bernard Potvin, Daniel Hébert.

SECRETARIAT, GESTION ET CALENDRIER:

Claire Pagé.

CONCEPTION ET REALISATION GRAPHIQUE:

Richard Langevin.

COLLABORATEURS:

Pierre Demers, Russel Bouchard, Michel Légaré, Alain Boulianne, Françoise Boudreault, Illustrations: Marie-Suzanne Guay.

COLLABORATION TECHNIQUE:

Guylaine Emond.

IMPRIMEUR:

Imprimerie Le Progrès du Saguenay.

DISTRIBUTION:

FOCUS.

REMERCIEMENTS:

Michel Gauthier, Roch Proulx, Hélène, Gnette.

La revue Focus est publiée à Jonquières, 290, rue St-Dominique. Toute reproduction des textes, photos, dessins, est la propriété de Focus qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction, sauf dans le cas où l'on indique les références.

Dépôt légal: Bibliothèque nationale.

7

QUI FAIT QUOI

L'actualité culturelle en vrac.

10

Utiliser la matière première du Saguenay-Lac-Saint-Jean: une initiative à développer.

QUAND NOTRE PIERRE DEVIENT CLACURE. PAR JEAN-GUY GIRARD.

11

France Film s'est porté acquéreur de trois (3) autres salles de cinéma au Saguenay. Celle-ci s'assure d'un quasi monopole de diffusion cinématographique...

Pierre Demers nous peint. LE PORTRAIT DES SALSAGUENAY - LAC - ST-JEAN.

16

ST-ANDRE DE L'EPOUVANTE 1888 OU LA CITE DE METABETCHOUAN.

Pour mieux connaître le développement de certains coins de son pays. Par Alain Boulianne

20

CHUT-FM est maintenant réduit au silence! Les conflits qui opposaient la station FM à ses employés et sa propre charte communautaire le laissait présager.

PEUT-ON SE PAYER UNE RADIO COMMUNAUTAIRE? Jocelyn Pagé vous fait part des interrogations amenées par une enquête sur la situation de la station.

23

LE PHOTOGRAPHE: JEAN NADEAU

32

ENTREVUE: CONVENTUM

Un groupe de musiciens qui sortira bientôt un microsillon très attendu. La difficulté de produire un disque dans la jungle du disque nord-américain. Par Jocelyn Pagé

36

Un peintre de grande renommée CHARLES HUOT présenté par Russel Bouchard.

38

ARTS PLASTIQUES ET ARTISANAT

Pour une politique culturelle orientée vers la promotion et le développement de ces secteurs artistiques. Par Alan McLean

42

LES COSMETIQUES ALIMENTAIRES

MANGER, C'EST SE SUICIDER
Par Alan McLean

44

ART ET COMMUNICATION

Par Françoise Boudreault. Tentative non pas de vulgarisation mais de généralisation: avant tout un point de vue.

46

MUSIQUE: A PROPOS DU DULCIMER DES APPALACHES

Par Michel Légaré

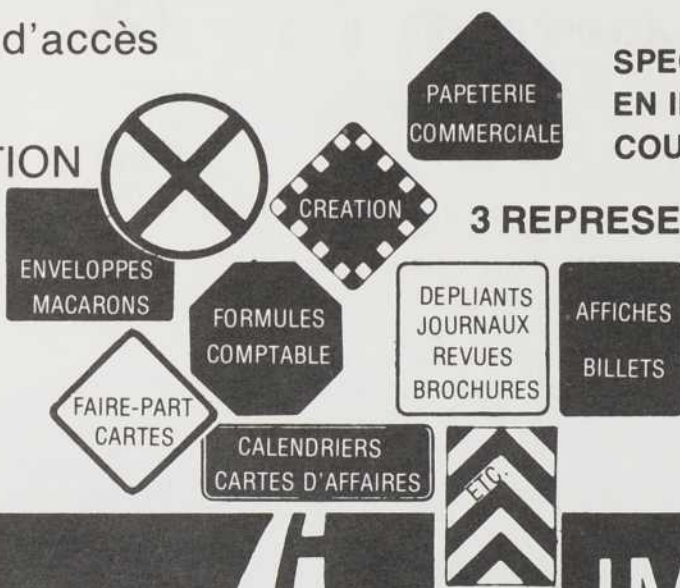
Le service d'information de

CKRS-Radio

*vous convie du
lundi au vendredi
à son émission*

“Actualité ce midi”

Une voie d'accès
sur la
PERFECTION
dans vos
imprimés



**SPECIALISTE
EN IMPRESSION
COULEURS**

3 REPRESENTANTS A VOTRE SERVICE

- *Jean-Paul Tardif*
- *Robert Montminy*
- *Marc Montminy*

IMPRIMERIE

LE PROGRES DU SAGUENAY LTEE

316, AVENUE LABRECQUE — CHICOUTIMI

Tél.: **545-4474**

ANDRÉ TRUCHON
AVOCAT
CONSEILLER JURIDIQUE

247 EST. RUE RACINE, SUITE 308
CHICOUTIMI, P.Q.
G7H 1S4

TÉL.: 543-0261



67 Taschereau, Kén
547-3619

RAYON SOLEIL



293 Place Davis
Arvida G7S 4K7
548-5764

PAGÉ ÉLECTRIQUE

ATELIER DE SOUDURE ET DE REPARATIONS
D'ARVIDA, LTEE
ARVIDA WELDING & REPAIR SHOP LTD.

Carol Mercier
GERANT

281 DESCHESNES
ARVIDA, QUE.
Tél.: 548-4215



Antonio Girard Ltée
LIBRAIRIE, PAPETERIE, AMEUBLEMENT DE BUREAU

555, rue Collard Ouest
ALMA, Qué. - G8B 1N1

LES LAITERIES

LAMONTAGNE & CANADIENNE
LTEE

59, STE-JEANNE D'ARC
JONQUIÈRE

435, STE-ANNE
CHICOUTIMI

TÉL.: 547-5747

TÉL.: 543-7786

BERNARD BERGERON, DIR. VENTES



place
du royaume

“Une ville dans la ville”

A l'heure des choix

A l'oeuvre depuis déjà sept mois, la revue Focus vous présente aujourd'hui son cinquième numéro. A cette période de l'année, les groupes, organismes et media reçoivent les réponses tant attendues aux subventions qu'ils ont demandées aux différents paliers gouvernementaux. C'est l'heure des choix tant pour les gouvernants que pour les gens du milieu qui décideront de continuer ou de cesser leurs activités, selon un oui ou un non fatal.

Nous fonctionnons avec nos propres moyens depuis trois mois. Malgré des débuts difficiles (mai, juin et juillet n'étant pas des mois propices à la vente de périodiques nouvellement parus: vacances et fin de cours...), nous avons réussi, grâce à votre appui, à nous acquitter de notre tâche sans trop de dommages financiers. Les travailleurs de la revue exercent donc leurs fonctions bénévolement. Le travail à faire nécessite le temps et l'énergie de sept permanents polyvalents. Nous nous sommes donc adressés aux niveaux fédéral et provincial afin d'obtenir une aide substantielle qui permette la poursuite du travail commencé. Une revue comme la nôtre, culturelle et régionale, ne peut espérer vivre uniquement par ses propres moyens, surtout dans cette orientation non commerciale. Rares sont les revues culturelles, et ce dans l'ensemble du Canada, qui atteignent un seuil de 10% de rentabilité. Nous dépassons actuellement les 20%.

Dernièrement, nous avons essuyer un refus de la part du Conseil des arts du Canada. Cette réponse surprend le groupe, d'autant plus que le responsable de l'aide à l'édition nous avait fait part de la bienveillance, sinon l'enthousiasme, du jury à notre égard. Le projet était donc référer au Conseil du Trésor, l'instance suprême, qui renversa la vapeur. On ne peut que songer à la subvention de 6 millions de dollars offerte par le gouvernement fédéral à l'ONF. (Le Quotidien, 17 septembre 1977, p. A 7: "L'ONF craint d'être transformé en propagande fédéraliste"), subvention qui suffirait à doter l'ensemble du Canada de mensuels culturels et de radios communautaires.

Nous attendons actuellement une réponse du ministère des Affaires culturelles qui vient d'ouvrir un nouveau programme d'aide à l'édition. En cas de refus ou d'obtention d'un octroi trop limité, la revue Focus se verra obligée de cesser ses activités. Nous n'en sommes pas actuellement acculés à cette décision. Nous escomptons, avec votre collaboration, renverser la décision du Conseil des arts et stimuler les instances provinciales.

Focus doit-il survivre?

C'est maintenant à vous et à Focus d'être à l'heure des choix. Nous vous demandons de répondre aux questions suivantes et de nous faire parvenir vos réponses le plus tôt possible à Focus, case postale 10, Jonquière, (G7X 6L2).

Focus répond-il à un besoin essentiel d'information culturelle au Saguenay-Lac-Saint-Jean?

Est-ce que le style journalistique de la revue vous convient?

Focus doit-il cesser ses activités?

Les réponses à ces questions nous seront utiles dans nos démarches.

Depuis ses débuts, la revue Focus tend à vous informer de la façon la plus complète possible sur la vie culturelle du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Petit à petit, nous avons développé nos compétences et coordonné de façon plus efficace nos activités de répondre adéquatement à cet objectif. Nous vous présentons, en effet, ce mois-ci quatre dossiers d'analyse et de critique: le cas de CHUT-FM, le monopole des salles de cinéma dans la région, l'importance des politiques culturelles dans l'art et l'artisanat, ainsi qu'une entrevue avec le groupe de musique Conventum qui propose actuellement un regroupement des musiciens québécois.

La rédaction de Focus

Le perce-note

La statue de Maurice Duplessis est maintenant revenue à la surface. Cette fois-ci, ce n'est pas une farce d'étudiants mais bien un geste du gouvernement québécois. La raison invoquée est qu'il est malsain pour un peuple de se camoufler ses origines. Pour ma part, j'aurais trouvé intéressant que l'on érige également un monument à ceux qui se sont opposés, du côté des forces populaires, à feu le premier ministre, et qui ont forgé, et forgent l'histoire qui se fait. On peut penser, à un niveau culturel, à la fameuse sculpture de Roussil qui avait été arrêtée et déportée dans un fourgon de police. Personne ne semble intéressé à remuer ces temps révolus, surtout que les forces conservatrices qui les ont animés ne semblent pas disparues du nationalisme québécois. A trop vouloir ménager la poule, ne risque-t-on pas de casser les oeufs?

Concours

Le concours du mois: qui fut premier ministre avant Maurice Duplessis? Nous attribuerons trois prix: deux disques du groupe Conventum et un abonnement à Focus: Nota Bene: veuillez expédier vos réponses avant le 15 du mois.

J.P.

FOCUS

Au prochain numéro de FOCUS, nous augmentons le coût de la revue, vu les coûts de l'impression et le peu de réponses positives pour des subsides à la revue.

Nous espérons que cela ne changera pas vos habitudes de vous procurer la revue. Un bon moyen pour vous de contourner cette inflation est de s'abonner à la revue. Vous recevrez ainsi, par la poste, votre Focus au même coût que dans le passé.

La rédaction

qui fait quoi

Un film au-dessus de tout soupçon: Network

Quel film peut-on faire après Earthquake, Les hommes du président, Taxi Driver, Un après-midi de chien? Quel scénario nous obtiendra la meilleure cote d'écoute, le meilleur profit? Quelle idée à la mode pourrait bien inciter le spectateur "informé" des années 75-80 à payer trois piastres? Mais bien sûr, l'abrutissement de la télévision... Tout le monde le sait, alors ce n'est pas tellement dangereux. On pourra même se permettre de dénoncer les producteurs du film, et avec leur consentement payé comptant. Il faudra évidemment dénoncer la gauche américaine, afin de s'assurer que le public comprenne bien qu'il n'a pas de solutions au pire des mondes. Démobilisés, nous sommes au désespoir (vous vous souvenez de "Découragé, je suis au désespoir" des Bel Canto)... Ce film, comme bien d'autres, est fait pour ce public intelligent, averti, et qu'il est important de conditionner subtilement. La seule solution: fabriquer du bon stock, bien ragoûtant, avec quelques oscars et "un joli minois libéré" (sic), et faire comprendre à ce public qu'il a bien raison, qu'il est bien fin et pas aussi con que la majorité silencieuse qui est restée bien sagement à la maison écouter la télévision. Comme le disait monsieur Stern, il n'y a plus rien, le monde est mort, il ne reste que le profit. Longue vie commerciale à Network!

J. P.

ZONE LIBRE

Une revue sans publicité, produite par une coopérative d'édition, que l'on ne retrouve pas sur les tablettes de toutes les tabagies, c'est rare. C'est Zone libre, qui en était à son troisième numéro en septembre. Lancée par un groupe de journalistes de l'ex-quotidien Le Jour, cette nouvelle revue, par son contenu critique tend à jouer le rôle d'opposition de gauche à l'actuel gouvernement.

Très sobre dans sa présentation (noir et blanc), c'est par son contenu qu'elle compte attirer les abonnements qui sont sa seule source de financement. Elle se veut démonstrative, même si elle avoue éprouver quelques difficultés dans la recherche de ces collaborateurs régionaux. Un dossier sur l'industrie des pâtes et papiers dans le dernier numéro rendant très bien compte de la situation au Québec et dans la région.

Un comité de rédaction formé de Jacques Guay, Jacques Keable, Pierre Vallières etc... nous laisse entrevoir le genre d'information auquel on peut s'attendre.

Pour ceux qui désirent une information critique, quoi!

J.G-G



MANIFESTATION ANTI-NUCLEAIRE A GENTILLY LE 15 OCTOBRE

Energie nucléaire? Non, merci! C'est ainsi qu'ont décidé de répondre plusieurs organismes réunis à Montréal à quelques occasions. Sauvons Montréal, société pour vaincre la pollution (S.V.P.) Le monde à bicyclette, etc... ont convenu d'organiser une manifestation sur les lieux de la seule centrale nucléaire au Québec, dans le but de montrer leur désapprobation d'éveiller la population à ce problème qui devient de plus en plus pressant et qui la concerne jusque dans ses futurs quotidiens.

Les hydro-québécois invités que nous sommes ont beaucoup de difficultés à croire que cette fameuse énergie électrique dont on nous a tant vanté les bienfaits ne suffira plus bientôt à répondre aux besoins énergétiques toujours croissants. Les 30 à 40 centrales nucléaires que l'Hydro-Québec propose de construire le long du Saint-Laurent d'ici l'an 2000 ont été pensées en fonction d'un taux de croissance de 7%. Nous avons donc le choix entre la croissance et le nucléaire.

D'autres pays occidentaux sont déjà aux prises avec ce genre de problèmes. Qu'on se rappelle la manifestation de Malville qui s'est terminée tragiquement pour plusieurs des manifestants. Les organisateurs de la manifestation de Gentilly n'ont naturellement pas l'intention qu'elle se termine de la même façon. Quelques représentants de la région auraient préféré que se tienne une semaine d'information sur le nucléaire pour éviter que les gens ne se fassent matraquer inutilement.

La décision resterait tout de même prise à l'effet de tenir la manifestation le 15 octobre et ce, même si l'autorisation n'était pas accordée. Les médias d'information devraient nous éclairer sur ce sujet au cours des prochains jours.

Pour ceux qui voudraient en savoir plus sur le phénomène nucléaire avant de décider de s'impliquer:

Québec-Science, Vol. 14, no 9, mai 1976, P. 33 "Exporter les restes!"

Québec-Science, Vol. 15, no 9, mai 1977, "Le nouvel ordre énergétique!"

Zone libre, septembre 1977, numéro 3, "Vous n'oubliez rien Monsieur Joron!"

J.G-G

La Brègue

L'au-delà des bars

Musique

danse et spectacle

Ouvert de 8h00 p.m.
à 3h00 a.m.

Avenue Labrecque
Hôtel Champlain
Chicoutimi

LE CLOWN GYBOU EST PARMIS NOUS

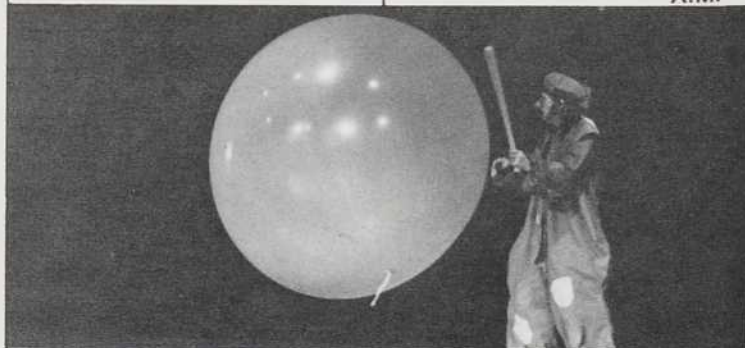
Il ne faut surtout pas se prendre au sérieux. Ceux qui se prennent au sérieux, sont ridicules... de toute façon, pour le clown Gybou, "rire c'est sérieux". Gybou, c'est Jean-Marie Gagnon, un Chicoutimien qui a orienté sa formation d'acteur vers le métier de clown et vers l'animation théâtrale.

Parmi les diverses troupes dont Jean-Marie s'occupe, mentionnons celle qui s'appelle: "Bouton d'or". C'est un ensemble de sept (7) acteurs, âgés de 28 ans et plus et, ce qui est fort intéressant, ils sont tous handicapés à divers degrés; certains ont des béquilles, d'autres une chaise roulante. L'autonomie et la création, tels sont les objectifs de la troupe. L'apprentissage est certes plus lent comparativement aux groupes plus conventionnels de théâtre. On procède normalement: diction, pose de la voix, travail d'improvisation, de concentration, d'imagination... "Il s'agit surtout de perdre sa gêne et de prendre confiance en soi", précise Jean-Marie Gagnon. Déjà, un spectacle a été réalisé lors de la Fête des arts populaires du Saguenay (FAPS). Lors de ce premier spectacle intitulé "Premier pas", on pouvait entendre des textes de Jacqueline Barette, d'Emile Nelligan et de Clémence Desrochers. La foule a applaudi chaleureusement. Pour les acteurs, "Bouton d'or" leur apporte beaucoup: la possibilité de se rencontrer, de

s'amuser, de prendre confiance en soi, de pouvoir communiquer et s'exprimer. Certains ont même pris le goût du théâtre.

Outre ses qualités de pédagogue et d'animateur, Jean-Marie Gagnon a incontestablement un talent pour le métier de clown. Selon lui, on a tous un clown en-dedans de nous... "en fait", précise-t-il, "le clown est son moi-même amplifié". Celui qui se prend au sérieux est ridicule: tel est l'axiome de base du clown. Gybou n'est pas un clown de cirque, mais un clown théâtral, c'est une amplification du réel, un reflet de la société. Il vise tant les jeunes que les adultes: les premiers par son impact visuel, son image grandiose; les seconds, par le symbolisme de ses gestes et les jeux du langage. Ayant découvert les possibilités du clown, il y a cinq (5) ans, lors de ses études au Conservatoire, aujourd'hui, avec l'expérience acquise, son but est de réaliser une troupe de clowns professionnels. Il travaille présentement à l'élaboration d'un spectacle en collaboration avec Oliver (Alain Potvin et ses marionnettes géantes, réf.: Focus, Vol. I, no 4), dont le sujet est les lois de la circulation. Ils feront la tournée des écoles primaires, régionales. Jean-Marie Gagnon préfère demeurer à Chicoutimi que d'aller laver la vaisselle (salie bien sûr) à Montréal. S'il a choisi de revenir dans la région, ce n'est pas seulement parce que la culture est en pleine effervescence et qu'il y est beaucoup plus facile de s'exprimer, mais aussi par goût de la nature. Gybou est revenu parmi nous, heureusement pour nous!

A.M.



COMPAGNIE DE DANSE EDDY TOUSSAINT

La Compagnie de danse Eddy Toussaint effectuera en septembre et octobre une tournée qui la mènera dans plus de vingt-cinq villes du Québec et du Nouveau-Brunswick.

Après d'impressionnants succès remportés plus tôt cette année à la Place des Arts de Montréal et au Grand Théâtre de Québec, le jeune compagnie entreprend maintenant de rejoindre le public dont on dit qu'elle représente le mieux les valeurs culturelles: l'ensemble des Québécois et leurs voisins francophones.

Pas moins de dix ballets, dont la majorité sur des musiques de compositeurs québécois, seront présentés en trois programmes différents alors que les quatorze danseurs de la compagnie, entourés d'un imposant personnel et matériel techniques, parcoureront nos régions de Hull à Sept-Îles en passant par La Tuque et Moncton, et présenteront un spectacle qui promet d'être d'une grande qualité artistique.

Il s'agit là de la plus importante tournée d'une compagnie de danse à avoir été mise sur pied au Québec. Aussi pas un détail n'aura été négligé.

Voilà déjà six mois que l'on répète jour après jour, les mille et un détails qu'implique le spectacle d'une compagnie qui par amour pour son art ne s'est jamais limitée à une seule forme de danse. De là, la nécessité pour les jeunes danseurs de maîtriser plusieurs techniques. Il en résulte que la Compagnie de danse Eddy Toussaint offre aujourd'hui un répertoire très varié et ceci pour la plus grande joie des spectateurs.

L'organisation de cette tournée a été rendue possible grâce à la généreuse participation du ministère des Affaires culturelles, de la Compagnie Voyageur Transport Limitée et de l'École de danse Eddy Toussaint.

COMPAGNIE
DE
DANSE
EDDY
TOUSSAINT

Maneige
ni vent... ni nouvelle



Hôtel Le Montagnais

Jeudi, 13 oct. 77 Prix: \$3.50



1470

CKPEB

**La radio
qui vous aime**

Quand notre pierre devient glaçure



“Un potier pourrait facilement prendre quelques semaines par année pour aller faire la récolte de la matière première dont il a besoin”. C’est à cette conclusion qu’en sont venus Gilles Marcoux et Céline Giroux suite à une recherche qu’ils ont menée dans le cadre d’un Canada au Travail cette été.

Gilles, qui est originaire d’Alma, est revenu s’installer à Saint-Henri-de-Taillon après avoir passé six (6) ou sept (7) ans à l’extérieur de la région. Cette absence lui aura permis de prendre quelques années d’apprentissage dans l’atelier d’un maître-potier des Cantons de l’Est. Cette expérience qu’il perçoit comme inégalable, il souhaiterait pouvoir la transmettre. Céline qui vit avec Gilles depuis quelques années a reçu, au préalable, des cours de poterie dans une école réputée de Québec. Elle avoue que le travail en atelier lui a fait découvrir nombre de lacunes dans la formation qu’elle croyait pourtant complète.

Leur atelier occupe la moitié de l’immense rez-de-chaussée de la maison qu’ils habitent dans le Rang trois (3) de Saint-Henri. Les tours, les poches de terre, les établis, les quantités de matières premières laissent entrevoir les capitaux qu’exige la bonne marche d’un atelier. Sur les murs, sont suspendus les échantillons

des différentes recherches qui ont été faites durant l’été. Par exemple, des spécimens de poterie faits à partir d’engobe (genre de terre colorée) agencée à différentes glaçures qu’on a mises au point dans l’atelier dont celles faites à partir d’éléments de la région.

Découverte de matières premières

C’est une rencontre avec M. Harmégnies, un septuagénaire de la région qui pratique la géologie durant ses loisirs, qui a permis à Gilles de découvrir ce qu’ils ont convenu d’appeler le Fedspath d’Ambroise (en fonction de sa provenance). Gilles a été enthousiasmé des grandes possibilités que lui offre cette pierre. Un potier met souvent au point, à l’aide des matières premières manufacturées, une glaçure qui lui est propre et qui contribue à son originalité. Les formules en sont assez compliquées et demandent souvent de longues expérimentations avant de découvrir les quantités exactes de chaque élément et la température qui donnera les meilleurs résultats. C’est ce travail de défrichage qu’ont entrepris Gilles et Céline. Notre région est probablement l’une des rares où un potier pourra se permettre d’aller quérir lui-même la matière première nécessaire à

sa glaçure sur le terrain.

Quant à l’utilisation de la terre de la région comme terre à poterie, elle amène quelques difficultés. S’apparentant à la faïence, notre terre souffre d’un trop grand “retrait” à la cuisson. Elle se comprime trop et peut difficilement accepter une glaçure, à moins d’avoir été préalablement mélangée à une terre pré-cuite. Les recherches méritent d’être poursuivies malgré les quelques inconvénients rencontrés jusqu’à maintenant.

Cours de poterie

Le groupe de Canada au Travail mettra donc à la disposition des Ateliers d’Art de la région (cours d’initiation à la poterie), la possibilité de fabriquer eux-mêmes leurs glaçures à partir de matériaux régionaux ou manufacturés. Ce qui permettrait à nos futurs potiers, même ceux qui le pratiquent comme passe-temps, d’acquérir une technique supplémentaire et de diminuer considérablement les frais. La glaçure prendrait une toute autre dimension que celle d’une couleur qu’on badigeonne du bout du pinceau.

Gilles et Céline accordent beaucoup d’importance à l’aspect pédagogique que comportent toutes les étapes de la création



d'un objet. Le fait de pouvoir travailler sur un tour n'est pas garant de la qualité de la pièce à créer. La construction du four (au gaz) est tout aussi importante car c'est un élément qui revêtira ensuite son importance pour chaque pièce. Ils sont aussi d'avis que le potier qui produit beaucoup, démystifie les prix. Son expérience lui fait acquérir une assurance inaccessible à celui qui, par sa trop grande recherche en créativité, en oublie la production.

Céline qui a reçu une partie de son apprentissage dans une école orthodoxe croit qu'il manque dans cette formation le côté insécure du travail en atelier. Pour le potier artisan, chaque cuisson peut se solder par une perte sèche d'environ mille dollars (\$1,000.00). Son profit dépendra de sa facilité à négocier, avec le boutiqueur, un prix équitable pour sa production. Il se doit donc d'être un vendeur doublé d'un administrateur. Toutes les facettes du métier de potier sont bien révélées dans la relation maître-apprenti et c'est à leur avis vers ce genre de formation que les futurs potiers devraient songer à se diriger.

Gilles veut d'ailleurs démystifier l'aura artistique qui recouvre habituellement le travail du potier. "Je me sens plus d'affinité avec un mécanicien créatif (pa-

tenteux) qui réussit à faire fonctionner un moteur six (6) cylindres avec une transmission huit (8) cylindres, qu'avec un artiste. Ce mécanicien travaille avec ses mains et sa capacité créatrice lui permet de dépasser le niveau de la simple répétition". Ce n'est d'ailleurs pas à la création à seule fin décorative qu'il s'adonne mais bien à la création d'objets utilitaires.

Ils étaient venus s'installer au Lac en croyant que l'artisanat était sur le point de connaître un essor sans précédent. Les piétinements des deux (2) dernières années ont bien failli se solder par leur départ pour les Cantons de l'Est. Ils sont maintenant un peu plus confiants de voir proliférer l'artisanat professionnel. Le contact stimulateur d'autres potiers leur fait cependant grandement défaut.

Les potiers et les patriotes

Gilles m'apprend de plus, que contrairement à ce que l'on pourrait penser, la poterie a déjà été fortement implantée au Québec. On aurait déjà compté quelque quatre-vingt-dix (90) potiers sur les rives du Richelieu. Même s'il nous est impossible de vérifier les sources, nous nous sommes laissés dire que les potiers

québécois auraient été très impliqués dans le déclenchement des troubles 37-38. Le grand nombre des potiers leur aurait fait prendre le contrôle du marché du Bas-Canada, une brèche dans celui du Haut-Canada et l'Angleterre aurait vu d'un très mauvais oeil le début d'implantation du grès québécois aux Etats-Unis. Pour protéger le marché de la porcelaine anglaise, on aurait alors émis une interdiction sur l'exportation de vaisselle québécoise. Les potiers n'auraient pas apprécié cette interdiction et se seraient impliqués dans les luttes des patriotes.

On apprenait dans un article du perspective du mois de septembre que près de 100% du marché de la vaisselle au Canada est d'importation et que Sial, une entreprise québécoise, tentait une percée sur le marché Nord américain. Comme nous le voyons, les Québécois reviennent de loin dans le domaine de la poterie. Il y a beaucoup à faire, autant pour le potier artisan que pour celui que se destine à une production industrielle. J'espère avoir un jour la possibilité de me payer le luxe de manger dans de la vaisselle faite à la main.

Jean-Guy Girard

Portrait

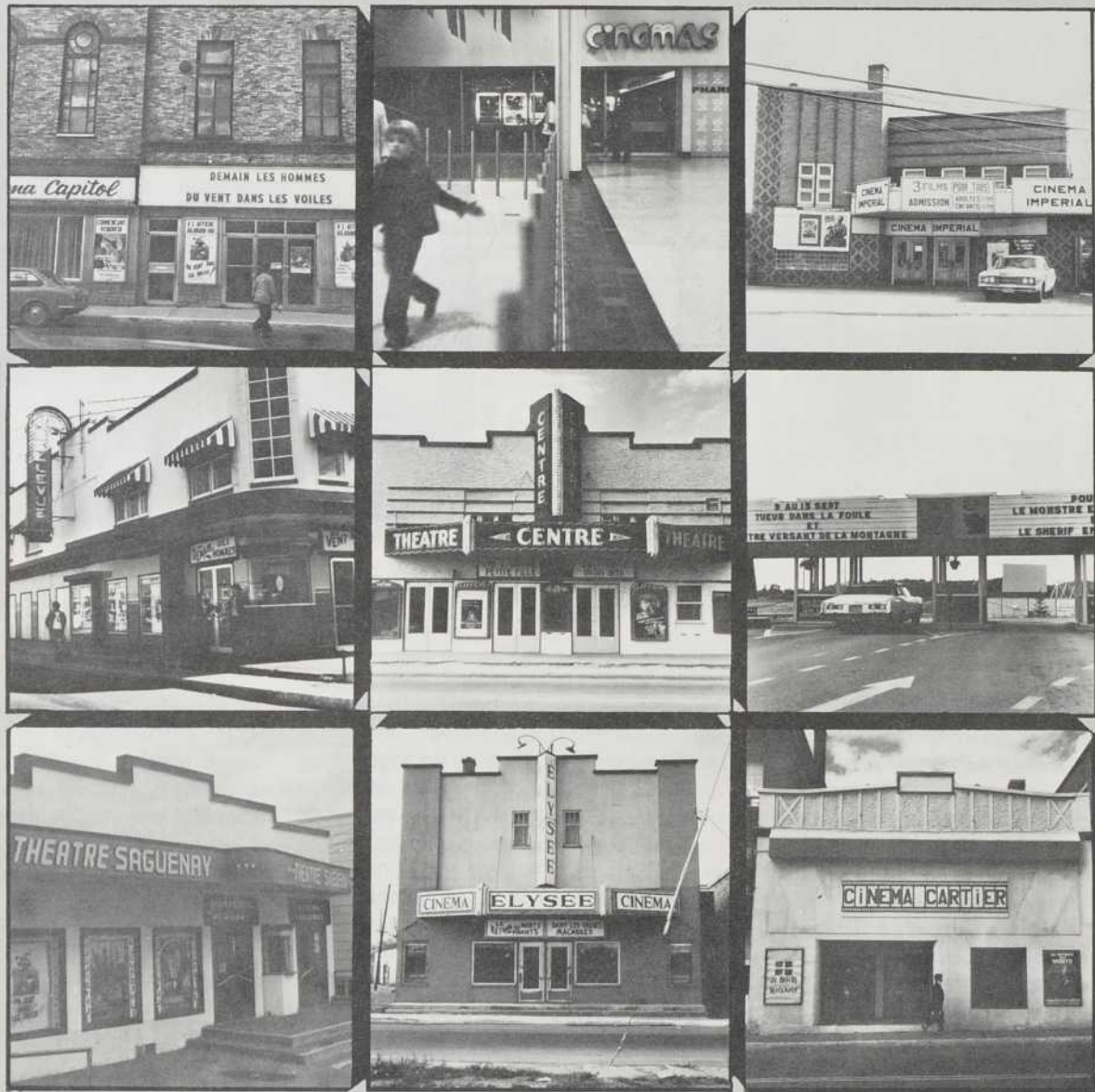


Photo: Michel Gauthier

des salles de cinéma

au Saguenay-Lac-Saint-Jean

PAR PIERRE DEMERS

TRANSAMÉRIQUE EXPRESS
 V.F. de "SILVER STREAK"
LA FEMME SANS MARI
 V.F. de "THE WIDOW HOWER"
Madam
LE FRÈRE LE PLUS LUTTE DE SHERLOCK HOLMES
 GENE WILDER MADELINE KA-AN
L'INITIATION L'HOMME L'EXORCISME

Depuis le début de septembre 77, la situation des salles commerciales de cinéma au Saguenay est un peu différente de l'année dernière. En effet, la compagnie France Film (propriété des actionnaires de la succession J.-A. Desève, i.e., le canal 10, Télé-Métropole, etc.), a acheté les trois salles de Place du Royaume de Chicoutimi, lesquelles salles appartenaient au circuit canado-américain Cinémas Unis (Famous Players).

La "nouvelle" a été confirmée par "Le Quotidien" du vendredi, 26 août 77. Dans cette information, un administrateur montréalais de France Film, M. Khayat (?) en profite même pour offrir au journaliste du "Quotidien" (Gilles Paradis, reporter pour ce quotidien et non le chroniqueur culturel habituel) une série de déclarations de principes: "Nous serons propriétaires de 9 cinémas, (c'est plutôt 10), dans le Haut-Saguenay et nous serons en mesure de donner aux amateurs de films un meilleur cinéma... nous pourrions facilement fournir à la clientèle un meilleur cinéma et avec l'organisation que nous avons, présenter des films plus jeunes et des dernières nouveautés." Nous reviendrons sur ces affirmations. Pour l'instant, il faut d'abord souligner que cette "nouvelle" du transfert des salles de Cinémas Unis à la compagnie France Film circulait déjà dans le journal montréalais "La Presse" du samedi, 30 juillet 77. Dans un article intitulé "l'exploitation des films est en crise au Québec", le journaliste Luc Perreault fait dire à Don Drisdale des Cinémas Unis que la situation d'exploitation des films est difficile à Chicoutimi où sa compagnie possède 3 nouvelles salles qui sont directement en concurrence avec 3 autres cinémas appartenant à France Film. Il ajoute de plus "qu'une entente est en vue entre les deux circuits en vertu de laquelle France Film se verrait confier l'administration de ces 3 mini-salles totalisant environ 1,000 places." En somme, le circuit

de Cinémas Unis ne rapporte pas assez de profits et la seule solution rentable à court terme pour les administrateurs, c'est de liquider les poids morts, i.e. les salles de cinéma qui survivent mal à cette baisse nord-américaine de la clientèle cinématographique. En somme, France Film a acheté une sorte de faillite (sans doute à bon marché) qui lui permet du coup de monopoliser l'exploitation des films au Saguenay. Il semble que c'est le moment propice pour examiner d'un peu plus près la situation des salles de cinéma dans la région.

C'est toujours utile de connaître ceux qui diffusent ces produits culturels que sont les films dans un coin donné du Québec. On pourrait d'ailleurs compléter cet examen en identifiant les distributeurs d'émissions de télé, de radio, de journaux dans la région. C'est ce que nous voulons faire dans les prochains numéros de "Focus".

Pour le moment, contentons-nous de résumer le fonctionnement des salles de cinéma au Saguenay-Lac-Saint-Jean. En fin d'article, nous essayerons de décrire les tendances de la programmation des films dans "nos" salles commerciales.

Note importante: les chiffres que nous utilisons dans cette étude proviennent de deux publications: "le répertoire des établissements de spectacles cinématographiques" préparé par le Bureau de surveillance du cinéma québécois, mai 77 et "Projection cinématographique 1975", publié par le Service des entreprises, Bureau de la statistique du Québec, juillet 1977.

Au Québec, on retrouve 353 salles commerciales de cinéma (383 avec les ciné-parcs).

Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, on trouve 21 salles qui offrent 9,704 places et 3 ciné-parcs qui eux, fournissent 1,605 places. En tout, pour la région, 24 établissements cinématographiques totalisent

11,309 places.

Par rapport à d'autres régions du Québec, nous possédons autant de salles que les autres régions périphériques. Mais nous avons moins de sièges que la région de Trois-Rivières, par exemple, qui exploite 23 salles. On se rend compte de cette situation en examinant le chiffre d'affaires des salles de ces deux régions.

Au Saguenay, il y a 13 salles commerciales qui totalisent 5,827 places et deux ciné-parcs qui font 1,230 places. Ces salles appartiennent à 5 grands propriétaires. La compagnie France Film (4,965 places, 10 salles), Ciné-Vic Inc. - Paul Gendron de Victoriaville (1,230 places des deux ciné-parcs Saguenay), la base de Bagotville (212 places), Robert Allard (468 places du Palace d'Arvida actuellement fermé pour la simple raison que ce cinéma ne peut concurrencer France Film) et Roger Laliberté (182 places du "Laliberté" d'Anse-St-Jean).

Donc, sur 7,057 places possibles, la compagnie France Film en possède 4,965 au Saguenay. C'est un monopole important qu'il ne faut pas ignorer. D'autant plus qu'en automne et en hiver, les ciné-parcs Saguenay sont fermés. Cette compagnie aura donc le beau jeu pour présenter les mêmes vieux films que d'habitude ou plus de nouveautés. Une programmation à surveiller de très près, donc.

Au Lac-Saint-Jean, on ne retrouve pas cette situation de monopole. Les salles commerciales appartiennent pour la plupart à des propriétaires indépendants de la région. Il y a 8 salles qui offrent 3,877 places et un ciné-parc de 375 places. Le seul gros propriétaire est Jacques Bernier qui possède le cinéma "Canadien" et le Ciné-Parc Jeannois (en tout 973 places).

Petit détail amusant: le cinéma "Le Foyer" de Normandin (440 places) est la propriété de l'Association coopérative des loisirs, mais on y présente les mêmes films de violence, de fesses et de divertisse-

L'ILE DU NON
RETOUR
VERSION FRANÇAISE DE TERMINAL ISLAND

MAIN BASSE SUR LA TV
VERSION FRANÇAISE DE NETWORK

La Police demande de l'aide

"LE CHIEN ENRAGÉ"
MOBY DICK
L'HOPITAL EN FOLIE!

ments légers (Walt Disney) que dans les autres salles commerciales privées de la région. Il est vrai que la coopération a souvent de ces exigences financières (cfr. le cas de CHUT-FM anti-syndicaliste)...

En 75, 20,034,466 spectateurs ont fréquenté les salles de cinéma et les cinéparcs du Québec. Les recettes ont totalisé \$48,509,062.00. Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, 773,123 spectateurs ont rapporté au guichet \$1,743,154.00. Il faut toutefois souligner ici que cet argent est partagé entre tous ceux qui interviennent dans le système d'exploitation des films comme dans tout commerce. Les distributeurs des films qui louent les films aux salles (N.B.: France Film distribue certains des films qui sont vus dans ses salles), touchant au moins les 3/5 de ces recettes.

Quand certaines salles de la région présentaient "Vol au-dessus d'un nid de coucou", de M. Forman, elles devaient le louer aux conditions suivantes: 90% des recettes allaient aux distributeurs (américains pour la plupart au Québec). En une fin de semaine, sur les \$10,000.00 de la recette des salles, \$9,000.00 revenaient à la compagnie américaine de distribution. Donc, au départ, le commerce est plutôt piégé, merci.

Mais, c'est faux de dire que le commerce des films dans la région n'est pas rentable. Comme le prix des billets a augmenté depuis 75 (en septembre 77, le prix moyen est de \$3.00) on peut dire que le commerce des films ici rapporte au moins \$2,000,000.00 par année. C'est un chiffre d'affaires intéressant qui reste entre les mains d'exploitants montréalais (France Film exploite 4,965 sièges sur une possibilité de 11,309), et américains (les distributeurs qui louent les films) en grande partie.

Un mot en terminant sur la programmation de ces salles. Elle est en grande partie orientée par France Film. Les indé-

pendants du Lac-St-Jean ont pris l'habitude (ça fait ailleurs aussi) de mettre à l'affiche les mêmes gros (lire, les films inédits dans la région seulement) films que les salles de France Film pour réduire leur frais de publicité. D'ailleurs, du temps de Cinémas Unis, les deux gros concurrents faisaient souvent la même chose.

Il est bien sûr, trop tôt, pour juger la programmation des salles de France Film au Saguenay, depuis le 2 septembre 77. Mais cette compagnie programme des films depuis quelques années déjà, dans la région, et on peut élaborer des remarques à partir du choix de films fait lors de la première semaine d'exploitation de ce "nouveau" gros circuit.

On mise d'abord sur les comédies connues et qui circulent dans les salles de cette compagnie depuis déjà quelques temps ("L'hôpital en folie" et "Deux femmes en or", film-fétiche de France Film produit et distribué par cette compagnie et qui a rapporté plus de \$2 millions jusqu'ici). Ensuite, les genres à la mode, le film ultra-violent et démoniaque ont une bonne place ("L'homme de la terre", "Le chien enragé" et "La maison de l'exorcisme"). Le film de fesse aussi est une valeur sûre, gageons que les voyeurs continueront d'avoir leur salle spécialisée ("L'initiation", "Madam", d'après la vie de Xaviera Hollander). Ensuite, et heureusement, on accorde une place aux nouveautés plus intéressantes, même si elles sont américaines cette semaine-là: "Network" de S. Lumet et "Silver Streak" d'A. Hiller.

En somme, une première programmation faite sous le signe de la prudence commerciale, la marque déjà reconnue de cette compagnie. La question est de savoir si cette compagnie va jumeler d'une manière excessive ses programmes de manière à réduire le choix des films nouveaux? Mais de toute façon, le nombre de salles commerciales diminuera au Sague-

nay. Le Palace ne devrait jamais réouvrir, les conditions de survie étant rendues impossibles pour les concurrents au Saguenay. France Film a, pour sa part, signalé son intention de fermer deux salles situées à Chicoutimi, "l'Impérial" et le "Cartier", deux salles bien situées géographiquement (sûrement mieux situées que celles de Place du Royaume pratiquement inaccessibles pour les habitués de nos transports en commun minables).

C'est une décision qui réduira le choix des films inévitablement, donc le nombre des nouveaux films, et les chances de suivre ici l'actualité cinématographique. Car jusqu'à preuve du contraire, aucune des salles de France Film ne peut-être considérée comme une salle de cinéma de répertoire ou d'art et d'essai.

A bien y penser, cette nouvelle situation d'exploitation des films au Saguenay semble pleine de risques. Car à l'échelle québécoise, la compagnie France Film, qui possède maintenant 40 salles, n'est pas considérée, par les observateurs, comme un exploitant avant-gardiste. Dans exactement un an, on fera l'examen détaillé de leur programmation des douze derniers mois de programmation pour voir la place qu'on a accordée aux films nouveaux dits "de qualité". En attendant, on peut leur donner le bénéfice du doute. Ça n'engage à rien.

Le nombre de salles de cinéma au Québec (en 1975)

| | |
|--|-----|
| 1- Bas-St-Laurent-Gaspésie | 24 |
| 2- Saguenay-Lac-Saint-Jean | 24 |
| 3- Québec | 64 |
| 4- Trois-Rivières-Mauricie | 23 |
| 5- Cantons de l'Est | 14 |
| 6- Montréal | 159 |
| 7- Outaouais | 15 |
| 8- Nord-Ouest, Côte-Nord et Nouveau-Québec | 30 |

Dernièrement en s'acquérant les trois salles de cinéma de Place du Royaume, France Film, cie de Montréal, possède maintenant 10 salles de cinéma sur 12 au Saguenay.

2- Au Saguenay, sur un total de 5,359 sièges, France Film en possède 4,965, c'est-à-dire: 92.6%. C'est un contrôle presque total.

3- France Film, ferme deux salles, situées à Chicoutimi, "L'Impérial et le "Cartier" qui seront démolis prochainement. En fermant ces deux salles, bien situées géographiquement, France Film espère plus rentabiliser ses autres salles.



Liste des films programmés dans les salles de France Film, durant la semaine du 3 sept. 77: une programmation indicative.

Au CAPITOL et BELLEVUE:

"Silver Streak" et "Le frère le plus futé de Sherlock Holmes" (une reprise).

Au CARTIER et CENTRE

"L'homme de la terre" et "L'hôpital en folie" (une re-reprise).

A L'IMPERIAL et à L'ELYSEE

"Madam" et "L'île du non retour".

Au SAGUENAY

"La maison de l'exorcisme" (reprise) et "La police demande de l'aide" (reprise).

A PLACE DU ROYAUME, salle I

"Network" et "La femme sans mari".

A PLACE DU ROYAUME, salle II

"L'initiation" et "Deux femmes en or" (re-reprise).

A PLACE DU ROYAUME, salle III

"Le chien enragé" et "Le prix du pouvoir".

Note: Donc, dans 10 salles différentes, on a programmé 14 films différents (8 nouveautés) sur une possibilité de 20.

La fréquentation et les recettes annuelles des salles de cinéma au Québec (1975)

| (région) | (assistance) | (recettes) |
|----------|--------------|-----------------|
| 1 | 556,459 | \$1,061,437.00 |
| 2 | 773,123 | \$1,743,154.00 |
| 3 | 2,663,956 | \$6,623,595.00 |
| 4 | 957,660 | \$2,408,486.00 |
| 5 | 504,150 | \$1,288,703.00 |
| 6 | 11,435,517 | \$31,880,663.00 |
| 7 | 506,799 | \$1,294,693.00 |
| 8-9-10 | 1,036,687 | \$2,208,331.00 |

Les salles commerciales de cinéma au Saguenay-Lac-Saint-Jean

| I- Au Saguenay (noms et localités) | (nom. de sièges) | (propriétaires) |
|---------------------------------------|------------------|--|
| "Cinéma Laliberté" de l'Anse-St-Jean | 182 | Roger Laliberté de Montréal et Jonquière |
| "Palace" d'Arvida | 468 | Robert Allard, Arvida |
| "Théâtre de la Base" de Bagotville | 212 | Ministère de la Défense canadienne |
| "Saguenay" de Bagotville | 546 | France Film, Montréal |
| "Capitol" de Chicoutimi | 485 | France Film, Montréal |
| "Cartier" de Chicoutimi | 485 | France Film, Montréal |
| "Impérial" de Chicoutimi | 711 | France Film, Montréal |
| "Cinémas Place du Royaume" salle I | 433 | France Film, Montréal |
| salle II | 302 | |
| salle III | 286 | |
| "Bellevue" de Jonquière | 872 | France Film, Montréal |
| "Centre" de Jonquière | 510 | France Film, Montréal |
| "Elysée" de Kénogami | 335 | France Film, Montréal |
| "Ciné-Parc Saguenay" I de Chicoutimi | 620 | Ciné-Vic Inc. Paul Gendron |
| II | 610 | de Victoriaville |
| 2- Au Lac-Saint-Jean | | |
| "Alma" d'Alma | 398 | Fernand Pelletier d'Alma |
| "Canadien" d'Alma | 598 | Jacques Bernier d'Alma |
| "Météore" de Dolbeau | 600 | Gérard Grenier de Dolbeau |
| "Plaza de Dolbeau | 560 | Roland Dufour de Dolbeau |
| "Orphéon" de Mistassini | 414 | Antoine Dubois de Mistassini |
| "Le Foyer" de Normandin | 440 | Association coopérative des loisirs de Normandin |
| "Diana" de Roberval | 517 | J.-H. Gagnon de Roberval |
| "Viva" de St-Félicien | 360 | L.-M. Tremblay de St-Félicien |
| "Ciné-Parc Jeannois" d'Alma | 375 | Jacques Bernier d'Alma |

“St-André de l'épouvante (1888)”

ou la cité de la Métabetchouan



Un gardien, deux guides



La Grande Ecluse



Villageois de St-André



Maison de St-André

(Photo: Société Historique)

Théodule Vandale quitta St-Jérôme pour venir s'installer dans la forêt, entièrement isolé avec sa famille, près de la rivière Métabetchouan. Certains disent que lorsqu'il parlait de son nouveau site, il en parlait avec épouvante tant il l'admirait (p1); une autre version dit que les chevaux prenaient l'épouvante au pied de la grande côte du "p'tit rang" de St-André, tant celle-ci est abrupte. Je regrette énormément pour ceux qui désiraient aller y rencontrer quelques fantômes visiteurs de Val-Jalbert; St-André est bien plus aimable qu'épouvantable.

Des colons y demeurent déjà depuis 1888. La paroisse fut organisée en 1898 sous le patronage de St-André en hommage à André Néron qui y fut un pionnier particulièrement actif.

Les premiers paroissiens, les familles Gagné, Johny Tremblay, William Dal-

laire, Théodule Vandale, Therrien Vandale ont préféré les montagnes, la forêt, la vallée, et la fascinante rivière Métabetchouan à la plaine, aux bancs de sable, et au lac St-Jean.

Sans la "Metabetchouan" il n'y aurait de St-André; le premier colon fut attiré par la beauté de la vallée et la puissance de la rivière, en même temps que certains américains et canadiens anglophones la descendaient de Van Bruyssel (La Tuque) pour s'acquérir d'un territoire de chasse et pêche à 12 milles en amont de St-André.

A l'époque, ce club de chasse et pêche déplaçait quelques derniers indiens vers le lac et la rivière Belle-Rivière. C'était un développement touristique entièrement marginal de St-André. D'ailleurs, ces touristes arrivaient du côté opposé de St-André par la Métabetchouan. Ils portaient en canot du lac Métabet-

chouan, à quatre milles de Van Bruyssel, et descendaient la rivière Métabetchouan sur une distance de 13 milles jusqu'à la limite de leur territoire. Un seul grand obstacle, le "Rapide Gingras".

Une main-d'oeuvre vaillante, forte, disponible, était à quelques pas. Une voie d'accès pénible et difficile par terre à ouvert des possibilités de gagne-pain à certains villageois. Que ce soit pour la construction, l'entretien ménager, la nourriture, un gardien, un guide, on se référait à des familles entières. Encore aujourd'hui, c'est la même procédure; à la différence que le "Club Amabelish" a cédé les deux tiers de son territoire pour la formation d'autres clubs tels celui de Desbiens et de St-André. Aujourd'hui encore, ce tourisme a une influence micro-économique sur St-André.

Dans la même année de la formation



Draveurs du lac Ala carré



Hôtel de St-Jérôme (1912)



Jos Gagné, guide



La Chute Blanche



Deux guides, inspectent le territoire



St-André 1912



Le postier de St-André

du "Club Amabelish", 1898 à 1902, on décidait d'y construire un moulin de pulpe. La construction d'une pulperie en 1901 allait augmenter considérablement le nombre de la population. Le 5 septembre, 1901 on connaissait déjà les plans de l'usine, son emplacement, les dimensions, la station de chemin de fer, les bureaux, les hangars, enfin tout. Seulement pour la construction du chemin de fer et les travaux de la chute, la compagnie employait 235 hommes. Même après l'incendie de 1902 qui détruisait totalement l'entreprise industrielle, la majorité de la population installée sur place décida d'y demeurer comme bûcheron, colon ou guide.

Plus tard, entre 1910 et 1920 la coupe de bois reprit de chaque côté de la Métabetchouan. Certains draveurs, sans doute, vont se rappeler la grande écluse, la Chute Blanche ou les gigantesques cascades de

"St-Louis" Ceux-ci, cependant, ne recherchaient plus le pin et les espèces rares détruites par "le grand feu". Pour la fabrication de la pulpe, on pouvait utiliser des espèces assez diversifiées.

Il n'y a que quelques dizaines d'années seulement que le bois de sciage a repris la fondation d'un moulin de sciage, près du hangar à feu de St-André. Ce moulin ne fonctionne plus depuis 1976. Dès lors, seules quelques équipes de travailleurs forestiers sont demeurées.

Les agriculteurs sont en majorité situés le long de la Métabetchouan. A l'exception des agriculteurs du "P'tit rang" de La Cavée et de Lamartine.

L'élevage laitier demeure prioritaire bien que quelques-uns aient adopté le Plan Agro Forestier concernant l'élevage de bovins. Certains ont abandonné l'agriculture, certains ont vendu par l'entremise du

Plan Agro Forestier au Ministère de l'Agriculture du Canada.

La rivière Métabetchouan, aujourd'hui exempte du transport des billes de bois, demeure l'une des plus belles rivières du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il ne suffit de se rendre au "Trou de la Fée", ou aux compétitions internationales de canoë-kayak, pour s'en rendre compte.

Pour son paysage, son écologie, sa physionomie artisanale, ses citoyens accueillants et chaleureux, il est de grande importance que St-André se dote d'un équipement touristique RURAL approprié qui saura faire connaître la majestueuse Métabetchouan aux gens d'ici et de l'extérieur. Pour ce, ils devront se joindre des gens compétents, qui auront le souci de conserver le paysage.

Alain BOULIANNE

as-tu ton collège?
NON!...

tu ne sais pas?...
renseigne-toi!...

demande nos dépliants, affiches,
brochures, formulaires auprès
de ton professeur d'information ou
de ton conseiller d'orientation.

tu hésites?...

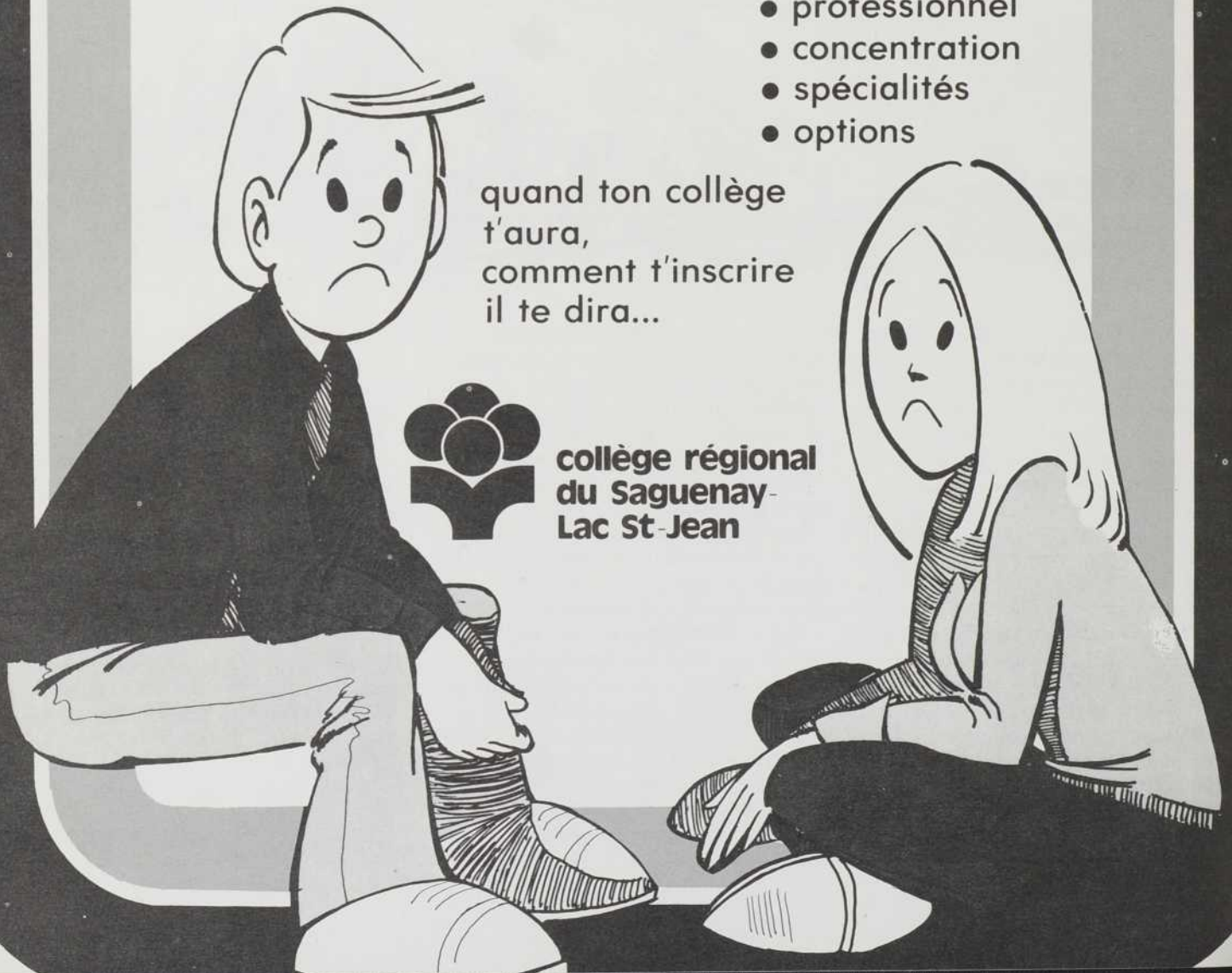
consulte ton conseiller d'orientation,
après tu pourras faire ton choix:

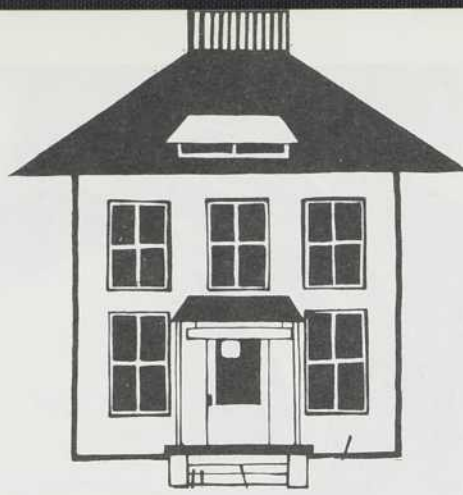
- général
- professionnel
- concentration
- spécialités
- options

quand ton collègue
t'aura,
comment t'inscrire
il te dira...



collège régional
du Saguenay-
Lac St-Jean





Eh, dites-moi donc! Edites moi donc!

Cinq (5) ans de travail au contact du public et du livre, dans un cadre coopératif, avec des objectifs communautaires, il n'en fallait pas plus pour que quelques membres actifs de la Librairie coopérative d'Alma songent à se lancer dans l'édition. Le coût prohibitif de l'impression conjugué au manque de capitaux eut tôt fait de les convaincre de la nécessité de l'assumer eux-mêmes. La corporation CAS (culturelle, artistique et sociale), qui gère actuellement l'Île du Repos, créait un Fonds spécial à l'édition qui se portait acquéreur à la fin août, d'un matériel rudimentaire mais très polyvalent d'imprimerie. Le livre étant l'affaire de la librairie, les publications prennent le nom des "Editions de la librairie populaire".

Celle-ci (la seule librairie coopérative au Québec) est à l'origine de nombreuses activités culturelles aussi diversifiées que: la création d'un café (décédé), organisation de soupers communautaires (feu), organisation de spectacles, mises sur pied de l'auberge de Jeunesse, achat de l'Île du Repos, etc... J'entends déjà le vieux proverbe régional qui dira: "La librairie mène à tout, pourvu qu'on n'en sorte." Mais revenons à l'édition.

"Nous n'avons pas l'intention d'entrer en concurrence avec les imprimeries d'Alma. Ils font bien leur travail et nous n'en aurions pas les moyens. Nous voulons éditer les choses qui nous plaisent et qui ne le seraient pas autrement." C'est ainsi que Bernard Fortin, un des instigateurs du projet (rien à voir avec PIL ou quelques autres subventions), m'explique leurs objectifs. Ceux-ci sont très bien illus-

trés par la première publication: "Le Français a-t-il un avenir au Québec et dans le monde?"

Cette plaquette d'une quarantaine de pages, écrite par Lucien Tremblay, d'Alma, un philosophe du langage qui travaille présentement comme fonctionnaire à Québec, n'aurait probablement jamais paru dans les maisons d'éditions "bien assises" qui auraient craint un échec financier. Cet essai, à l'humour parfois mordant, tend à démontrer la supériorité du français sur l'anglais. L'expansion de ce dernier serait due en majeure partie à sa grande facilité et au contexte économique. "Il faut affirmer que c'est sans doute parce qu'il en faut beaucoup (pour développer le monde au point de vue matériel, etc...) qu'il y a tant d'anglophones dans le monde." (1) L'auteur maintient ce ton presque tout le long du livre, et on pourrait presque le taxer d'anglophobe. Un texte qui se lit bien et qui agrandit la connaissance du langage.

L'impression laisse transparaitre un peu d'inexpérience, mais le coût de un dollar (\$1.00) devrait le faire oublier. Nos éditeurs comptent se lancer, à courte échéance, dans des éditions un peu plus volumineuses. Entre autres "L'Apocalypse d'après St-Mathieu" dans ses versions grecques, latines et françaises. Bernard qui a eu cette idée, m'affirme que ce texte prend les dimensions d'un reportage quand on le lit avec l'éclairage particulier que lui confère notre époque. Claude Bond a pour sa part, entamé des démarches dans le but d'éditer un cours d'apiculture qui se donnait à la trappe d'Oka en 1918. Les

années n'auraient rien enlevé à sa pertinence et il serait à espérer pour les apiculteurs qu'on puisse aplanir les difficultés des droits d'auteurs. Deux (2) autres membres avaient songé à composer et à éditer un "Atlas de poche du Québec", mais la parution récente dans une autre maison d'édition de quelque chose de similaire pourrait bien mettre un frein à cette possibilité.

On verra aussi, dès cet automne, à la réédition du catalogue de la Librairie populaire. D'abord mis sur pied pour répondre aux besoins des gens demeurant à la campagne, il a maintenant une audience beaucoup plus large. Il s'est répandu dans plusieurs régions du Québec et fournit des volumes spécialisés dans les sujets comme la technologie douce, la construction d'éolienne, l'esotérisme, les types d'élevage, l'agriculture biologique, l'alimentation naturelle, etc... La nature de ce catalogue oblige à ce qu'il soit constamment remis à jour.

Voilà qui devrait occuper nos éditeurs pour quelque temps. Ils n'ont pas encore songé vraiment au genre de relations qu'ils comptent entretenir avec les écrivains. "Nous verrons au fur et à mesure que les situations se présenteront." Il ne pourront certainement pas jouer les mécènes, car ils devront faire les frais de ce nouvel équipement. Les subventions à l'édition étant ce qu'elles sont, elles ne seront certainement pas d'un grand secours. Les travailleurs culturels continueront donc à faire du bénévolat sur l'assurance-chômage ou le bien-être social.

Jean-Guy Girard



Peut-on se payer une radio communautaire?

Le 9 septembre dernier, la station de radio CHUT-FM cessait de diffuser sa programmation. Elle ne fonctionnait plus régulièrement depuis le 27 août, date à laquelle les animateurs avaient été congédiés. Les raisons invoquées de cet arrêt diffèrent selon le point de vue des acteurs de cette situation. La presse a suivi de près le déroulement quotidien de ces événements qui, pour plusieurs, ont pu paraître fort contradictoires. L'administration a joué jusqu'à maintenant le rôle de bouc-émissaire, très souvent mérité, il est vrai, mais il serait important de remonter aux sources de la situation actuelle: la notion de communautaire et les responsabilités qu'impliquent d'assumer une telle réalité sans qu'elle ne devienne une simple étiquette. Si les sociétaires se réveillent malencontreusement d'un doux rêve qui leur semble maintenant un cauchemar, il apparaît que cette dégradation aurait pu être prévue et minimisée grandement, sinon totalement éloignée de ce lendemain qui déçoit. Si CHUT-FM n'a pu répondre à sa vocation communautaire, pouvait-elle le faire dans les conditions qu'elle s'était fixées?



Exigences du communautaire

Communautaire dérive de communauté qui signifie selon le petit Larousse: "Etat de ce qui est commun; parité, identité: communauté de sentiments. Groupe de gens qui ont des intérêts communs: communauté nationale". En ce qui a trait aux média de communication sur lesquels la population n'a généralement aucun droit de propriété et de contrôle collectif, le ministère des Communications donne une définition un peu plus précise pour ceux qui aspirent à une vocation communautaire: "Permettre aux citoyens de participer, par les organismes de communication communautaire, aux responsabilités et décisions qui engagent leur avenir collectif.

Ces organismes doivent respecter, face aux citoyens de leur milieu d'implantation, les exigences suivantes: fonctionnement de structures ouvertes de participation; gestion et contrôle de la programmation du médium auquel ils sont associés comme membres, propriétaires ou travailleurs; analyse critique des enjeux collectifs du milieu; implication dans des activités ou projets de développement social, économique ou culturel du milieu; favoriser la concertation des agents en communication communautaire au niveau régional ou national".

Ces exigences sont en référence directe avec la valeur communautaire ou communicationnelle du milieu d'implantation du médium. On peut pourtant reprocher à cette définition son imprécision en ce qui touche les qualités et identités de ce "citoyen", de ces "membres, propriétaires ou travailleurs", et dans les instruments de mesure, de l'analyse critique des enjeux collectifs".

Cette ambiguïté se veut résolue par des références au fonctionnement des structures ouvertes et par l'accessibilité aux citoyens, particulièrement par le biais "d'organismes qui s'occupent des conditions matérielles d'existence et de la défense des intérêts des citoyens les moins favorisés par les média commerciaux et étatiques". Les structures ouvertes seront donc là pour que les participants définissent eux-mêmes les priorités qui sont les leurs.

Vers le plus petit dénominateur commun: la musique

Les objectifs et les moyens sur lesquels s'entendent les sociétaires de CHUT-FM font des références continues aux conditions d'une existence communautaire. Il faut retourner constamment au document de base si l'on veut comprendre ce que cette radio voulait et aurait dû être. Un point dans ce document laisse pourtant songeur: l'absence totale de définition de cette communauté à servir, si ce n'est une définition purement géographique. La station se fixe donc, de rassembler l'ensemble de la population du Saguenay-Lac-St-Jean dans cette communauté et fait appel à tous les organismes qui y exercent leurs activités.

C'est faire fi des diverses aspirations et contradictions qui animent cette même population. Est-il possible de faire appel à la CSN et à la Chambre de commerce, à la CEQ et à l'Association des commissions scolaires? Est-il possible de représenter adéquatement une telle disparité de réalités, sans être obligé de faire appel au plus petit dénominateur commun? Celui-ci se révélera, avec le temps, à n'être que la musique, ce qui est peu par rapport aux aspirations premières.

A l'origine, la station devait favoriser trois blocs d'émissions: le culturel, le socio-économique et la fantaisie. Pour ce faire, les animateurs se devaient "de faire l'inventaire des ressources tant matérielles qu'humaines du milieu; d'établir des relations étroites avec les organismes responsables et servir d'interlocuteur entre la radio communautaire et le milieu; procéder à la mise sur pied d'une table de production réunissant les forces vives de son secteur; de coordonner enfin la production de chaque secteur d'activités".

Ailleurs, on retrouve: "CHUT-FM sera communautaire. Sa programmation comprendra 125 heures d'émissions par semaine, dont un service de base de 100 heures et un service communautaire de 20 à 25 heures". Que sont devenues ces vingt-cinq heures? Ce sont justement elles qui différencient une station FM privée d'une station FM communautaire. Les ressources du milieu ne manquent pas, à commencer par le milieu universitaire qui

l'entoure (CHUT-FM a ses bureaux à l'UQAC)? Quels furent les relations étroites avec les groupements culturels de la région?

Combien, y eut-il de "commentaires, informations variés, d'interviews, de dossiers, etc..."? N'était-ce que de pieuses intentions d'un groupe de rêveurs isolés ou le désir de 4,500 sociétaires? Y a-t-il eu une réunion générale qui a statué sur la nouvelle orientation, ou cette décision vient-elle toujours du groupe de rêveurs? Si cette situation est due réellement au manque de ressources du milieu, de quelle façon s'y est-on pris pour en alarmer les gestionnaires? Pour en alarmer les organismes du milieu intéressé par l'existence de ce poste de radio?

A partir de l'automne 1976, la participation des sociétaires subit un déclin malgré le succès de l'événement Saute-Mouton tenu au mois de juin précédent. L'assemblée générale annuelle n'attire que 80 des 4,000 membres. Dès ce moment, il ne restera que deux acteurs sur la scène: la direction, supportée par le conseil d'administration (en effet, celui-ci menace de démissionner en bloc lorsqu'un des gestionnaires propose la démission du directeur), et les employés qui se regrouperont dans un syndicat à partir de janvier 1977. Le seul dénominateur commun est la musique, et encore là des conflits surgiront entre la partie patronale (nous reviendrons sur ce terme) et le syndicat.

Le résultat ressemble étrangement à des stations montréalaises, tel ce CHOM si souvent cité tant du côté de l'administration ("CHUT-FM dont le contenu est à 90% musical et dont le style est un peu de CHOM-FM, un peu de CFGL à Montréal, de telle sorte que nous ne sommes pas une radio spécialisée, mais très agréable à écouter") que du côté syndical ("les auditeurs appellent au studio pour entendre Pink Floyd, Genesis ou Frank Zappa. Fini l'ère des Johnny Farago, Tex Lecor ou Michel Louvain"). C'est un étrange retour au colonialisme, CHOM faisant partie d'un empire radiophonique américain, et remplacer des traductions américaines par d'autres originales n'est pas pour favoriser l'essor de la musique québécoise.

Ce sera donc cette musique qui aura

pour rôle de provoquer la participation de la population à la vie culturelle de la région. Si "la musique est la véritable raison d'être d'une radio FM", il ne faudrait pas oublier que c'est également l'essentiel du propos des stations AM, telles que CKRS, CHRL, CKPB, CJMT, etc.

Echec du communautaire et conflit syndical

Les deux seuls acteurs demeurés sur scène ne s'entendent guère sur le son à donner à la station. Sans l'intervention souhaitable qu'aurait pu jouer la population par le biais des comités de zone et par le comité de programmation, les conflits s'intensifient et une escalade se dessine. Sans la participation directe de la population et des organismes de contrôle, nous nous retrouvons face à un conflit du même type que ceux de l'entreprise commerciale privée. L'administration, malgré les échecs de la participation (et les causes de ces échecs ne sont pas tout à fait éclaircies), aurait dû lutter contre ce sentiment d'apathie que nous vivons et véhiculons tous. Nous ne vivons pas dans une société de participation, mais bien dans une société où la passivité, depuis l'enfance, est encouragée, voire même institutionnalisée: éducation, sport, télévision, etc. Il serait trop facile de rejeter le blâme sur l'apathie des sociétaires, surtout si les efforts ont été abandonnés à mi-chemin. L'attitude de l'administration (fermeture du poste sans recours à l'assemblée générale) ne laisse pas présager d'une volonté particulière de recourir aux membres pour solutionner les problèmes de la station.

D'autre part, le fonctionnement interne d'une radio communautaire devrait refléter ses aspirations. Or, à CHUT-FM, il n'y a pas de code de relations entre employés et cadres (le syndicat fut créé pour normaliser cette situation), pire encore l'échelle des salaires délimite automatiquement un mode de fonctionnement patrons-employés. Les salaires du directeur et de l'assistant-directeur totalisent un montant de \$34,000 (\$21,000 pour le directeur et \$13,000 pour l'assistant-directeur), alors que le total des salaires des animateurs (3 permanents, 5 à temps partiel) totalise \$33,800. Est-ce un écart raisonnable? Qui a entériné cette décision?

Est-ce l'esprit communautaire qui a inspiré ce décalage?

Peut-on escamoter de telles réalités sous le chapeau communautaire? D'un côté, nous avons des animateurs de bonne volonté, naïfs même dans leur croyance à une expérience nouvelle et enrichissante, et de l'autre côté, une direction appuyée par l'administration et qui, sans la participation populaire, ne peut que devenir patronale et défendre ses privilèges.

Cette usure que l'on n'a pas tenté par tous les moyens de contrer, et laquelle s'ajoute l'inexistence de communication entre les trois parties, a abouti au conflit syndical qui n'est que le résultat logique d'une situation qui fut mal cernée et mal définie à la base.

La recherche de solutions financières

Coupé de la participation populaire, face à des problèmes économiques majeurs liés à cet éloignement, le conseil d'administration s'est enlisé dans des préoccupations de rentabilité. C'est ici que le ministère des Communications intervient en refusant la subvention sous la raison que le but d'une radio communautaire est bien la participation populaire et non la rentabilité. Pourtant, c'est le même ministère qui recommande l'autosuffisance économique des media communautaires, ce qui entraîne des problèmes puisque les principaux intéressés à ces media n'ont pas le contrôle des moyens de production économique, et ne peuvent rentabiliser une telle entreprise sans jouer dangereusement le jeu de la concurrence commerciale (ne serait-ce qu'au niveau de la publicité et des concessions qu'elle implique).

La seule solution est d'être directement lié à des groupes de pression disposant de budgets substantiels leur permettant de se payer un tel outil de communication (les syndicats, par exemple). Une autre solution serait, dans le cas de CHUT-FM, de demander une cotisation de \$50 à chacun de ses 4,000 membres. Le ministère des Communications aurait donc intérêt à préciser plus amplement ce qu'est le communautaire et à accepter que, dans notre système d'entreprises privées, il est quasiment impossible à un médium communautaire de survivre, à moins de

représenter la petite et moyenne bourgeoisie québécoise (qui favorisera un son nationaliste) ou les forces vives du mouvement ouvrier. Dans ce sens, une radio culturelle communautaire ne peut que déboucher sur des contradictions de fonctionnement interne qui reflètent les contradictions inhérentes à la composition de ses membres. L'Etat n'a pas à être la Providence, mais il n'y a pas que les routes qui soient un moyen (médium) de communication.

Le prêt consenti par les caisses populaires ne servira qu'à liquider des dettes accumulées (\$160,000 de rachat de capitalisation, remboursement de \$40,000 de dettes accumulées, \$25,000 pour l'achat et l'installation d'un répartiteur). Il ne reste donc que \$25,000 de fonds de roulement. La station doit donc compter sur la vente de la publicité (\$130,000 à contrat) et l'octroi de \$90,000 du ministère des Communications pour boucler le budget annuel. Sans octroi, la station fonctionne à pertes, d'autant plus qu'il est la condition de la participation économique des caisses populaires. Si ce problème est résolu, il restera donc à savoir si CHUT-FM doit être communautaire ou simplement une radio au son différent. Les sociétaires seuls peuvent en décider. Une assemblée générale aurait intérêt à revenir sur les objectifs premiers de la station et à bien identifier les sociétaires de celle-ci.

Quels sont leurs réalités et leurs besoins? Quelles couches de la population représentent-ils? Quels mécanismes seraient à repenser, à réorienter ou à inventer afin de favoriser au maximum la participation de la population et plus particulièrement des sociétaires de la station? Ce sont ces questions, et non seulement les problèmes financiers, qui devront être débattues lors de l'assemblée générale. Elles doivent être solutionnées avant l'échéance du CRTC, surtout que la disparition de CHUT-FM laisserait la voie libre à un type de radio FM qui, lui, ne sera sûrement pas communautaire. C'est un marché qui ne laisse pas froid des investisseurs qui n'attendent que la mort de CHUT-FM pour en prendre possession.

Jean Nadeau



Jean Nadeau est venu tard à la photographie. Il avait vingt-quatre ans (24) en 1973 lorsqu'il s'y intéressa sérieusement. Aujourd'hui, devenu photographe émérite, il y consacre la majorité de son temps, ... et réussit même à en vivre. Demeurant présentement à Montréal (il est originaire d'Arvida), il travaille surtout au niveau du monde du spectacle. Diverses expériences photographiques, notamment pour le journal interne de Radio-Canada — "Circuit fermé" — et l'illustration du volume de Léandre Bergeron "Histoire du Québec en trois épisodes", l'on fait connaître un peu plus des amateurs de belles images. Ceux-ci pourront d'ailleurs avoir bientôt l'occasion d'apprécier ses plus récentes photographies couleurs lors d'une exposition qui se tiendra bientôt à Montréal, plus précisément vers la Noël.

Perfectionniste, Jean Nadeau sait utiliser au maximum les possibilités des techniques en laboratoire afin d'en arriver, le plus exactement

possible, à la conception originale de l'image. Ce qui ne l'empêche pas de considérer également, et le travail en laboratoire, et la prise de vue. Ces deux (2) étapes sont pour lui liées intrinsèquement, et l'on peut s'en rendre compte aisément lorsqu'on admire ses images.

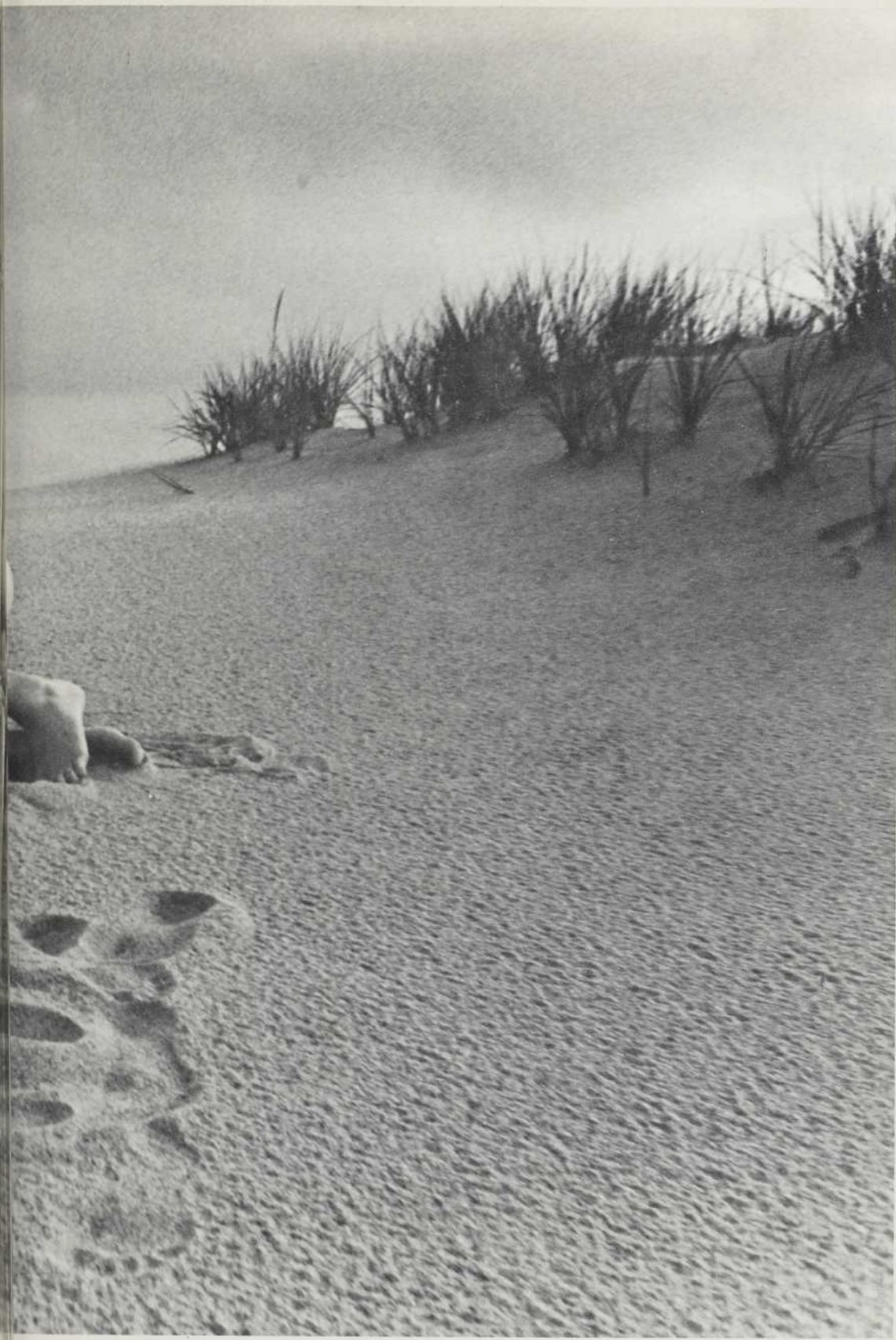
Quoique vous ne verrez, dans ce portfolio, que des photographies noir et blanc retraçant ses recherches photographiques depuis quatre (4) ans, Nadeau expérimente de plus en plus la couleur qui a l'avantage, selon lui, de revaloriser un sujet plus ou moins banal, et de par ce fait, de mieux exprimer le fond de l'idée photographique. Cependant, précise-t-il, le noir et blanc laisse moins de place aux subterfuges inhérents à la couleur. L'utilisation de dégradés, du noir au blanc, demande par conséquent plus de précautions et d'attention lors de la prise de vue et du travail en laboratoire pour en arriver à des images figolées que vous pouvez voir et admirer dans le porte-folio de ce mois-ci.

Rock Proulx















Les prises d'otages du deuxième classe Lentille



Vous n'avez qu'une vie à vivre, alors travaillez!

Le chômage étant aux démocraties ce que les camps forcés sont aux régimes totalitaires, notre gouvernement vient de lancer un nouveau programme d'aide aux chômeurs instruits. Une première expérimentation, un premier Dieppe, avait, en effet, été tenté, il y a maintenant sept ans et avec des résultats plus ou moins satisfaisants. Au nostalgique été des Indiens succéderont donc les nouvelles mesures de guerre super-améliorées. Il y a évidemment des insatisfaits qui préféreraient tout simplement le bon service militaire obligatoire, mais les chiffres sont là pour le prouver: mieux vaut un chômeur instruit qu'un soldat qui pense tout en sachant tenir un fusil (il ne risque pas de se faire sauter la cervelle en débarquant d'un camion). Un chômeur instruit qui conteste, ça ne dépasse jamais la mesure, sauf celle de la consommation. Un consommateur averti en vaut deux.

Ces nouvelles mesures de guerre amènent le gouvernement à faire des économies fort respectables: un projeteur, c'est-à-dire, un travailleur de projet, ne coûte que 22 dollars par jour aux contribuables, alors qu'un prisonnier nécessite un minimum de 50 dollars. S'il fallait emprisonner 200.000 chômeurs demain matin, il nous en coûterait exactement la jolie somme de \$10 millions par jour, soit \$3 milliards 650 millions par année, sans compter les coûts de construction des nouvelles prisons nécessitées par de telles améliorations. Non! Le gouvernement est là pour nous protéger d'une telle bétise d'administration. Ces 200.000 chômeurs seront payés par tranches de six mois au coût minimum de \$22 par jour. L'autre six mois sera consacré aux loisirs et au chômage à seulement 2/3 de ce montant. Les contribuables n'auront donc qu'à payer \$1 milliard 310 millions et quelque \$400 milles, soit une économie nette de \$2 milliards 339 millions et 600 milles. Voilà ce que l'on appelle bien gérer ce penchant naturel de notre jeunesse pour la paresse et les

dépravations de toutes sortes. Si l'on considère qu'un militaire coûte encore plus cher qu'un prisonnier (salaires, armements, bénéfices marginaux, etc.), qu'enfin se taisent ces vieux naguères qui réclament le service militaire obligatoire. Vive le progrès!

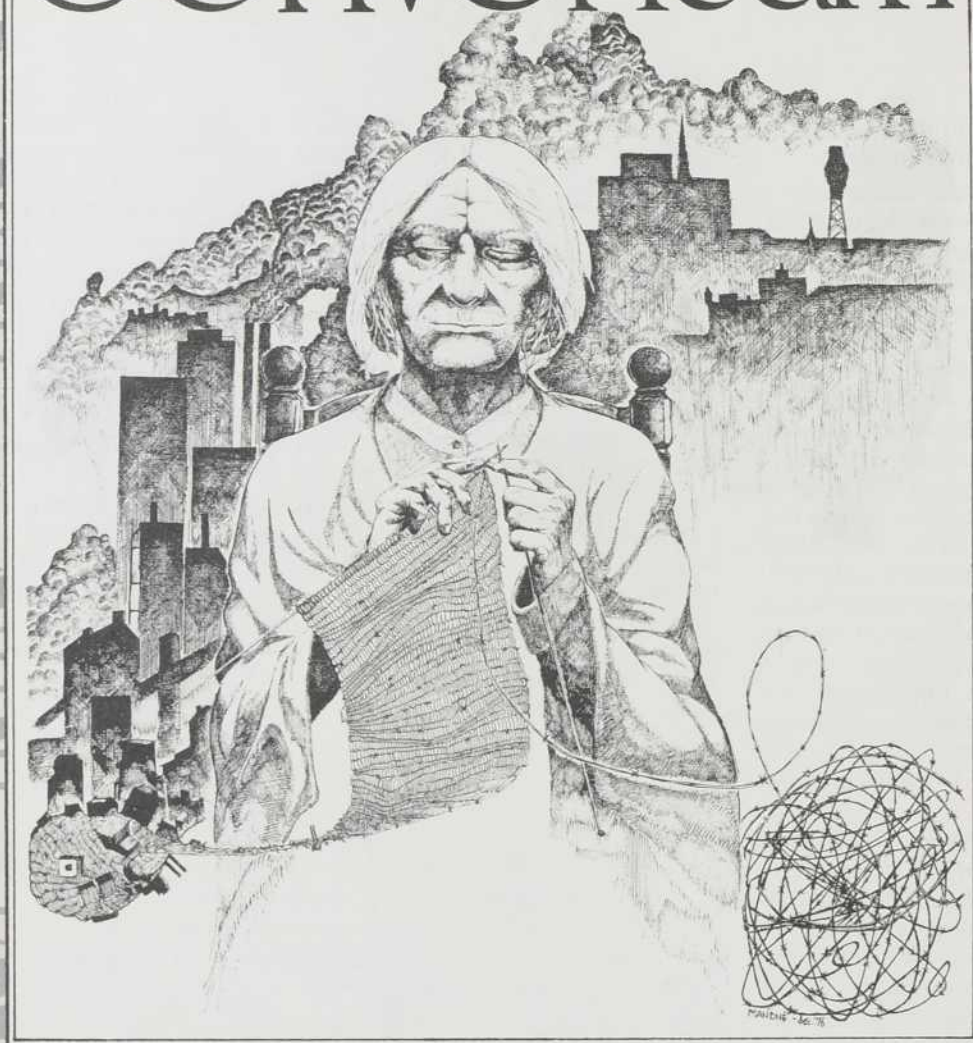
Histoire d'eau... lourde

Il ne sera pas question de cette eau qui fait frémir les naseaux de la race humaine (il est évident que nous n'y comptons point ici certains généraux et politiciens qui ne sont, de fait, qu'une ex-croissance ou une déviation de l'animal humain), mais bien du système d'irrigation de l'une de nos concitoyennes terrestres: la moufette. Plusieurs se sont sûrement demandé les raisons qui poussent le ministère de la Voirie

à expérimenter la couleur jaune comme lignes médianes sur nos routes. Suite à des pressions de la S.P.A.E.A.E.E.V.D.D. (Société protectrice des animaux et autres espèces en voie de disparition), cette mesure permettrait de diminuer le taux de mortalité chez les moufettes. En effet, vous avez sûrement dû remarquer le nombre élevé de ces bêtes abattues le long des routes (personnellement, j'en ai compté plus de sept de Jonquière à Val-Jalbert). Après de sérieuses enquêtes, les experts en sont arrivés à la conclusion que les lignes blanches provoquaient chez cette espèce l'épanchement d'un violent sentiment de tendresse accompagné le plus souvent d'un égal épanchement de leur anatomie interne. Nous remercions la S.P.A.E.A.E.E.V.D.D. de cette découverte. Les moufettes ne pisseront certainement pas sur un tel compromis.



conventum



Au pays du bruit,
une musique à la recherche
de son identité

PAR JOCELYN PAGE

Pour la plupart d'entre nous, la musique n'est qu'une suite de sonorité en provenance du tourne-disques ou de la radio. C'est ce qui nous charme et nous fascine, nous entraînant même parfois dans cet autre monde qui avait attiré les compagnons d'Ulysse. La musique n'est pourtant pas que ce chant des sirènes, c'est également comment elle se fait et dans quelles conditions elle se fait. Le groupe Conventum, dont plusieurs des musiciens sont originaires du Saguenay, sortira bientôt son premier album. Jocelyn Pagé les a rencontrés au centre d'essai de Conventum, à Montréal, où ils travaillent. L'expérience et l'implantation qu'ils ont dans le milieu musical québécois en font les interlocuteurs des plus valables pour comprendre cette musique d'ici qui se fait. La musique étant, comme la peinture, un art dont le commerce est florissant, il peut apparaître surprenant que la situation du musicien en est une d'exploité et, par effet, celle du consommateur de sur-exploité. Les musiciens du groupe expliquent de quelle façon la musique actuelle s'apparente aux transistors programmés de ce meilleur des mondes qu'anticipait Aldous Huxley. Musique, maestro!... et que les huissiers du quotidien s'enferment eux-mêmes à double tour.

Respecter les oreilles

Focus

De quelle façon s'est effectué votre passage d'une musique électrique à une musique acoustique?

André Duschesne

Personnellement, ça faisait quatre ans que je travaillais en jouant de la guitare acoustique, mais avec des "drums". Le son global que l'on avait était un son de rock progressif: le synthétiseur, le drum, la base ressortaient en bloc. Le reste semblait mêlé à ça. Il y avait un manque de subtilité. Le feeling y était, mais il manquait le plaisir de la musique. En reformant le groupe, on a tous insisté pour ne pas avoir de batterie. Nous sommes devenus un groupe acoustique et nous sommes allés jouer où tous les autres groupes jouaient. Au début, ce fut difficile d'assumer cette nouvelle réalité. Le public réagissait étrangement, et nous aussi. Le son semblait tout petit, et c'était plus intime. La base du groupe, c'est les cordes et non les claviers, la batterie, etc. On a aussi décidé de cesser de casser les oreilles du monde. Au niveau des décibels. On en casse peut-être au niveau des harmonies, mais pas au niveau des décibels. C'est un choix que l'on a fait de travailler sans la formation normale des groupes populaires.

Focus

De quelle façon le public recevait-il votre musique?

André Duschesne

Nous jouons avec cette formation depuis un an et les gens nous reçoivent mieux maintenant. On a un certain volume, la

musique est plus intime, plus pleine. On peut aller chercher les cordes de guitare et des rythmes qui ne sont pas nécessairement des rythmes de tambour. On va les chercher dans les guitares, l'amplification le permet. Au lieu de mettre le drum en avant, ce qui arrive fatalement parce que c'est un instrument trop puissant, on met les guitares en avant. C'est aussi un genre de percussion. Du rythme, ce n'est pas seulement des tambours. Nous le faisons aussi par respect des oreilles, la musique passe. Mes parents qui ne pouvaient pas écouter un spectacle complet de Conventum auparavant, tout simplement parce qu'ils avaient mal aux oreilles, le peuvent maintenant. Il faut dire que l'on est pas totalement acoustique, mais nous avons fait un choix de volume intéressant où on peut travailler. On peut pratiquer sans amplification.

Michel Terrien

Même les instruments électriques sont traités de façon acoustique, même quand ils sont amplifiés. Ils s'intègrent à l'ensemble.

André Duschesne

J'ai beaucoup plus de plaisir à faire de la musique avec la formation actuelle qu'avant, où c'était toujours une espèce de bataille. Quand tu as une formation de rock classique, tu as tendance à reproduire des schèmes connus, à jouer du son connu.

Focus

Comment travaillez-vous?

André Duschesne

La plupart de nos compositions sont le résultat d'ateliers de travail à deux ou à trois, et pas toujours les mêmes. C'est tou-

jours de l'improvisation à partir de laquelle on structure un ensemble qui lui est lié à d'autres passages intéressants. On raboute.

René Lussier

Une espèce de courtépointe.

André Duschesne

A partir de ça, les musiciens travaillent.

Focus

Votre musique est-elle écrite?

Michel Terrien

Non. Il y a une structure qui pourrait être écrite mais elle ne l'est pas.

Produire son disque au Québec

Focus

Comment produisez-vous votre disque?

André Duschesne

Dès le départ, on était décidé à le produire nous-mêmes. On a jamais voulu signer avec une compagnie américaine, par intuition et par révolte. J'ai toujours été paranoïaque de ce côté-là. Raymond Paquin, un spécialiste du droit d'auteur et des contrats de disques, nous a donné des faits. Il nous a expliqué que tous les contrats des compagnies américaines sont standards et ont été éprouvés devant toutes les cours du monde. Dès l'instant que tu as signé, tu es pris dans des conditions atroces. D'abord, c'est toi qui payes tous les frais, et même deux ou trois fois. Tu vends ta personne et ton travail pendant quatre ou cinq ans. Tu t'emprisonnes. Louise Forestier est en contrat avec Gamma depuis dix ans, un contrat tel qu'elle ne pourra le casser qu'au

coût de vingt-cinq mille dollars. On a donc décidé de prendre des ententes avec les studios comme producteur indépendant.

René Lussier

Pour un producteur indépendant, les prix sont plus élevés et il faut payer comptant. Columbia n'aura pas ce problème puisqu'elle peut prendre 1,000 heures par année ou par six mois. On a contacté tous les studios et c'était partout pareil.

André Duschesne

En mai, on s'est entendu avec un studio privé pour enregistrer pendant tout le mois de juillet. Il a reçu un contrat de Radio-Canada et nous a carrément laissé tomber. La situation était difficile car un groupe qui n'aboutit pas est toujours à la veille d'éclater.

Les monopoles étrangers

Focus

Il est donc impossible pour un groupe québécois de se produire lui-même...

André Duschesne

C'est extrêmement difficile. Dans le système de production du disque, il y a trois niveaux: les créateurs, les producteurs et les diffuseurs. Au Québec, le milieu de la production est aux mains des Américains principalement, ainsi que des Anglais et des Français. Ça n'a pas été difficile pour eux de produire des disques parce qu'il n'y avait pas de musiciens conscients du système de production dans lequel ils travaillaient. La première chose qu'ils voulaient, c'était signer. Faire un disque leur apparaissait comme un cadeau. Les producteurs s'arrangeaient donc pour payer le moins possible les créateurs. Les musiciens ne savaient pas que les droits d'auteurs leur appartenaient. On te fait signer un paquet de formulaires dans lesquels tu abandonnes tous tes droits.

Ils vendent des disques américains et européens depuis longtemps et ils se sont mis à produire des gens d'ici pour justifier leur présence au Québec. De temps en temps, il y a un groupe qui marche bien, comme Beau Dommage. Alors, ils poussent fort sur la promotion de ce groupe-là, au détriment de tous les autres groupes qui travaillent aussi dans le domaine musical, et dont les disques restent sur les tablettes.

Au niveau de la diffusion, les distributeurs achètent de la compagnie de production et font ensuite affaire avec des rack-jobbers. C'est le package-deal. Ça ajoute un autre palier au système et ça augmente le prix de vente du disque. Au lieu d'avoir un seul distributeur, tu as des sous-distributeurs, et chacun prend sa cote.

Un des gros problèmes, c'est qu'on ne peut contrôler l'impression du disque au Québec. C'est ici qu'on a la plus mauvaise impression en Amérique du Nord, et même dans le monde. De plus, quand les disques sont mal pressés, ce n'est pas l'imprimeur qui est responsable, c'est celui qui a fait imprimer le disque. Si tu veux produire ton disque, c'est donc à tes risques. C'est une situation absurde, mais facile à comprendre: il n'y a que deux presseurs de disques au Québec, et tu dois travailler à leurs conditions. Maintenant, ils ont comme politique de ne plus presser les producteurs indépendants. Après avoir rencontré les gens du Tamanoir, nous avons décidé de produire avec eux. Ce sont les seuls que s'entendent avec les créateurs à 50/50.

Focus

C'est combien habituellement?

André Duschesne

Tu paies toi-même la production du disque. Tu recevras donc, par exemple, 42 cents du disque à partir du dix millièmes exemplaire.

René Lussier

Jérôme Langlois, de Maneige, a reçu 50 dollars après qu'ils aient vendu dix mille copies des deux premiers disques.

André Duschesne

Tamanoir est à la recherche de nouvelles grilles de production. Leurs contrats sont simples, clairs comme de l'eau de roche. Ils paient le coût du studio et la vente des premiers disques sert à rembourser celui-ci. Les recettes ultérieures sont séparées moitié-moitié, moins un 5% qui sert à la promotion. C'est la première fois au Québec qu'une compagnie propose des conditions aussi franches. Il demeure le problème de l'impression qui reste aux mains de l'industrie privée. Ils n'ont pas d'oreilles. En Europe, ils pressent un disque jusqu'à 45 secondes (un disque, c'est un morceau de plastique et si tu restes plus

longtemps les sillons sont mieux gravés), ici ils pressent 15 secondes.

René Lussier

Ils font souvent refondre des disques restés sur les tablettes.

Focus

Dans quel circuit de diffusion allez-vous entrer?

Jean-Pierre Bouchard

Le problème de la diffusion, c'est le "dumping" étranger. Il y a aussi maintenant le problème du robot des ondes, ce sont maintenant des computers qui règlent la programmation. CKVL-FM, CIEL-FM, tous les FM évoluent vers ça. Les ondes, c'est le moyen hypnotique le plus efficace pour amener les gens à consommer, je parle autant des ondes visuelles que sonores. Nous sommes déjà en 1984.

André Duschesne

Alors, pourquoi un disque? Parce que c'est le résultat d'un long travail, dur mais honnête. On ne sait pas s'il sera diffusé, mais il ne faut pas que cette musique demeure dans un circuit élitique, des espèces de tournées de jeunesses musicales. On veut prendre le même circuit que les autres groupes. Notre groupe véhicule aussi un rôle social, l'idée d'un regroupement des travailleurs de la musique du Québec.

Vers un syndicat des musiciens québécois

Focus

Quel est le rôle de la Guilde des musiciens?

André Duschesne

La Guilde, c'est un syndicat américain: l'American Federation of Musicians. Elle a le monopole des musiciens en Amérique du Nord. Elle est tout à fait inefficace ici et ne sert pas les intérêts de la musique québécoise. Elle ne protège qu'un petit groupe de musiciens. Le nouveau gouvernement s'est même demandé s'il ne ferait pas une enquête sur "la Guilde Organisée", à cause de supposés liens avec la mafia. Nous avons donc besoin d'une autre organisation des travailleurs de la musique. Une des raisons pour laquelle les musiciens ont été si souvent exploités, c'est que ce sont probablement les travailleurs culturels les moins informés, les

moins politisés et les plus utilisés par les pouvoirs. Dans la future constitution de ce syndicat, on y lira que "Le syndicat des travailleurs de la musique du Québec a pour buts de permettre aux travailleurs de la musique du Québec de s'assurer des conditions de travail et des conditions de vie qui soient propices à l'accomplissement professionnel de leur métier: premièrement, en permettant aux travailleurs de la musique du Québec de s'identifier à une organisme qui soit représentatif de leurs aspirations; deuxièmement, en favorisant le plus possible l'entraide mutuelle tant au plan professionnel qu'au plan économique et social; troisièmement, en poursuivant des recherches continues sur la musique au Québec et en diffusant cette information auprès de ses membres; quatrièmement, en négociant des conventions collectives avec les employeurs; cinquièmement, en assurant la représentation des travailleurs de la musique du Québec auprès des gouvernements et autres organismes publics; sixièmement, en encourageant toute initiative dont le but sera de prendre en main les principaux outils de production, de distribution et de diffusion de la musique par les travailleurs culturels québécois". La Guilde arrête l'évolution de la musique québécoise. Ce que nous voulons faire, c'est une charte adaptée au Québec, l'inverse de celle de la Guilde qui n'est d'ailleurs même pas traduite en français.

Focus

Quel rôle a joué La Relève?

André Duschesne

La Relève a nui énormément en ce qu'elle a mis bon nombre de musiciens dans une situation de domination. Elle a concentré toutes les nouveautés dans une même marmite. Ça permet aux producteurs de les avoir mieux à l'oeil. C'est de cette façon que sont sortis Harmonium et Beau Dommage. Dès le début, on a insisté pour que ce ne soit pas simplement un regroupement de "booking", mais bien un organisme de production.

Focus

La Relève jouerait le rôle de ligue mineure, comme au hockey...

André Duschesne

Pire encore! C'était une raison de plus

pour mal payer les musiciens. On a fait des soirées La Relève, on a fait des émissions spéciales La Relève... Il y a des musiciens qui font de la musique depuis dix, vingt ans et que l'on considère encore de La Relève parce qu'ils ne peuvent faire de disques. Un exemple frappant, ce sont les musiciens de jazz. La Relève, c'est la pouvelle de la musique québécoise.

Serge Gagné

Ton exemple de ligue mineure-ligue majeure est bon, mais au moins dans le sport, la ligue majeure entretient financièrement la ligue mineure.

André Duschesne

La Relève, c'est merveilleux: on fait des projets P.I.L. avec ça. On dit qu'on va prendre La Relève, qu'on va leur faire faire des démos, qu'on va les préparer à leur rôle de vedettes. C'est à ça qu'on en arrive...

Focus

Que pensez-vous de la musique PUNK?

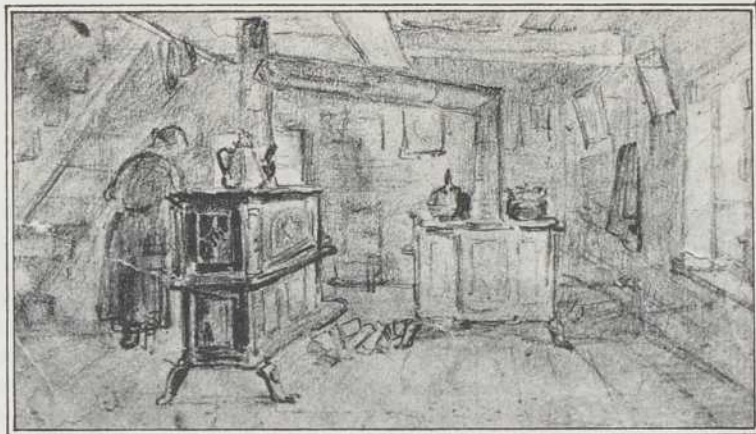
André Duschesne

C'est l'illustration de la montée de la violence mondiale, de la montée des forces de droite, du fascisme.



CHARLES HUOT

AU MUSEE DU SAGUENAY



Par Russel Bouchard

Nous allons tâcher ici de vous tracer les grandes lignes de la vie de cet artiste qui fait partie intégrante de l'histoire de la peinture au Québec.

Né à Québec, le 26 mars 1855, du mariage de Charles et Aurélie Drolet, Charles Huot reçoit au baptême le nom de Charles-Edouard Masson. Dès son tout jeune âge, un goût inné pour la peinture marque déjà les aspirations du jeune Huot. Né artiste, il possède sa boîte de peintures et ses pinceaux à six ou sept ans. Quelques années plus tard, certaines copies de paysages de la Normandie, faites alors qu'il n'a que dix ans, témoignent de l'envergure de l'artiste qui détient à ce moment les deux grandes qualités devant le distinguer: un talent d'observation hors de l'ordinaire et la juste proportion des lignes.

En 1870, Charles Huot perd sa mère et son père se voit contraint de placer ses enfants chez des parents. Charles, avec deux de ses frères, est envoyé chez son oncle, fermier à Ste-Anne-de-Beaupré. Ne manquant pas d'apporter avec lui son nécessaire à peinture, il a l'opportunité de peindre tout ce que la nature peut offrir: paysages, animaux, maisons, fleurs...

Par la suite, il étudie un an au collège de Ste-Anne de la Pocatière, puis à l'Ecole Normale de Québec, qui occupe à cette époque l'ancien château Saint-Louis. Poursuivant ses études à l'Ecole Normale de Laval, il met rapidement en exergue ses vifs talents pour le dessin et la peinture. C'est d'ailleurs à cet endroit que se forme l'idée du voyage en Europe. Afin de réaliser cette ambition, on met sur pied un comité de souscription devant défrayer le coût de quatre années d'études à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

A la fin de mai 1874, Charles Huot réalise enfin son rêve de partir en Europe et

cet événement est sans aucun doute l'un des plus importants pour son orientation professionnelle. Ses ambitions et ses dispositions exceptionnelles pour la peinture le vouent irrémédiablement à la réussite. En octobre de la même année, dans une lettre expédiée à son père, il précise que sa collection de peintures compte déjà "85 études faites d'après nature dont 29 à l'huile et 56 dessins au fusain".

Il faut peu de temps au jeune Charles pour se faire remarquer outre-mer. En 1876, quatre de ses tableaux figurent avec honneur à l'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts, soit deux toiles peintes et deux dessins au crayon. Cette même année, il réussit à se classer quatrième sur 3,500 concurrents.

Après avoir terminé ses cours en 1878, il décide de demeurer en Europe pour y travailler: il exécute certaines commandes avantageuses qui lui permettent de vivre et d'épouser en 1885 une jeune allemande, Louise Schlachter de Mechlembourg Schwerin. L'année suivante est marquée par le retour au pays.

Artiste au talent intarissable, Charles Huot démontre des dispositions pour à peu près tous les genres de peintures. La religion, l'histoire et les paysages lui procurent des sujets intéressants, dont il sait tirer toute son inspiration.

Parmi les tableaux à caractère religieux, la décoration de l'église de St-Sauveur de Québec constitue une oeuvre gigantesque qui contribue à la renommée du jeune peintre arrivant d'Europe après une absence de près de 14 ans. Commencés en Allemagne en 1886, ces tableaux sont terminés sur place en 1890. A la suite de critiques favorables, de nombreuses églises du Québec s'attachent les services du peintre.

Très lucide et bien documenté, il a su retracer et faire revivre certaines belles pages de notre histoire canadienne. D'ailleurs c'est dans cette discipline qu'il peint maints tableaux de maître: **Le Premier Parlement de Québec, 1792-1793**, qui décore la salle de l'Assemblée législative de Québec et qui est digne de l'oeuvre des plus grands peintres; **Le Plafond de l'Assemblée législative**, comprenant deux grandes peintures murales, qui font l'admiration des connaisseurs; **L'Ouverture du Conseil souverain en 1663**, dont l'esquisse avait mérité au peintre les plus grands éloges et qui fut achevé par deux professeurs de l'Ecole de Québec et ce, après sa mort le 30 janvier 1930.

Du nombre considérable de scènes et paysages canadiens qu'il a reproduits, nous ne citerons ici que les principaux tableaux: **Le Sanctus à la Maison**, **Le Père Chatigny**, **La Chute de Montmorency**, **Le Petit Saguenay**, **La Cabane à Sucre**, **Le Huron**, **Cours des Séminaires**, etc... **Le Labour d'Automne**, qui enrichit présentement la collection du Musée du Saguenay, fait partie de ses oeuvres maîtresses. Hormidas Magnan qualifiait ce chef-d'oeuvre de "véritable monument élevé à la gloire de l'habitant canadien. Tout y est d'une grande simplicité; un attelage de boeufs, une charrue, un habitant qui arrête son travail pour allumer sa pipe, une ancienne maison et un champ labouré".

Nous devons la présence de Charles Huot au Royaume du Saguenay à l'amitié qu'il voua à l'abbé Delamarre, curé au Lac-Bouchette. Au cours des nombreux voyages qu'il entreprit dans la région pour livrer des commandes de tableaux, il en profita souvent pour immortaliser certains sites pittoresques. De Tadoussac à Roberval, partout où l'homme et la nature pré-

Du 10 au 30 octobre 1977, le Musée du Saguenay, en collaboration avec le ministère des Affaires culturelles et le Musée du Québec, présentera une exposition ayant pour thème: "CHARLES HUOT, peintre, 1855-1930". A cette occasion, plusieurs collectionneurs de notre région ont accepté de prêter quelques oeuvres de ce grand peintre. Leur collaboration permettra d'accroître substantiellement la qualité de la manifestation. Nous profitons donc de l'occasion pour leur adresser nos plus sincères remerciements. En effet, lors de cette exposition, quelque cinquante tableaux illustrant le cheminement artistique de Charles Huot pourront être étudiés et admirés par la population.

sentaient un intérêt quelconque, si minime soit-il, Charles Huot a voulu l'immortaliser sur une toile.

Son oeuvre au Saguenay se retrouve partout où le sentiment religieux est présent. En plus de s'intéresser à la multitude de petites chapelles éparpillées le long du majestueux Saguenay, il exécuta bon nombre de commandes pour la Cathédrale de Chicoutimi, le Petit Séminaire, l'Hôtel-Dieu, les Soeurs Antoniennes, sans oublier naturellement les nombreux notables qui appréciaient son talent au plus haut point.



LISTE DES OEUVRES EXPOSEES

Collection Musée du Saguenay:

| | | |
|---------------------------------------|---------------------------|---------|
| Honoré Martel, | portrait, huile sur toile | 75-3334 |
| Honoré Martel, | portrait, huile sur toile | 75-3335 |
| T.Z. Cloutier, notaire, | portrait, huile sur toile | 75-3143 |
| Le Quai de l'Anse à l'Eau, | huile sur bois | 75-2443 |
| Chapelle de Tadoussac, | huile sur bois | 75-2446 |
| Vieille chapelle de Tadoussac, | huile sur toile | 75-2447 |

| | |
|---|---------|
| Le village du Lac-Bouchette, | 75-1624 |
| Lac-Bouchette, | |
| huile sur carton | 75-1611 |
| Bosquet d'arbres au Lac-Bouchette, | |
| huile sur carton | 75-1612 |
| Paysage rural du Lac-Bouchette, | |
| huile sur carton | 75-1613 |
| Paysage du Lac-Edouard, | |
| crayon | 75-1623 |
| Village du Lac-Bouchette, | |
| plume sur papier | 75-1618 |
| Chapelle sur la Colline, | |
| crayon sur papier | 75-1621 |
| Une partie du village de Notre-Dame-d'Hébertville, | |
| plume sur papier | 75-1620 |
| Repas au chantier, | |
| crayon sur papier | 75-1616 |
| Montée du club, | |
| crayon sur papier | 75-1617 |
| Cuisine de la maison du camp Waspissapung, | |
| plume sur papier | 75-1619 |
| Moulin de Notre-Dame-d'Hébertville, | |
| plume sur papier | 75-1615 |
| Intérieur d'un camp à Rivière-à-Pierre, | |
| crayon sur papier | 75-1622 |
| Le laboureur, | |
| huile sur toile | 75-148 |

Collection Musée du Québec:

| | | |
|--|--|----------|
| Indien fabriquant un canot, | fusain et pastel sur papier | 34-206 D |
| Jeune Huron de Lorette fabriquant des raquettes | dessin fusain sépia et pastel sur papier | 34-213 D |
| Vieille maison, Beauport, | dessin à la sanguine | 34-217 D |
| La veillée du diable, | fusain sur papier | 34-194 D |

| | | |
|--|-------------------|------------|
| Pêcheur normand de Honfleur, | fusain | 34-227 D |
| Paysanne normande, | fusain | 34-212 D |
| Intérieur de maison à St-Pierre, Ile d'Orléans, | huile sur carton | 34-176 P |
| Intérieur de la chapelle de Tadoussac, | huile sur toile | A-69-63 P |
| Un chien, | huile sur toile | A-67-105 P |
| Ruines de la maison de Champlain à Brouage, | pastel sur carton | 34-187 D |
| L'Hôtel Roberval, | huile sur toile | |
| Collection Antoine Dubuc: | | |
| L'Indien faisant des paniers, | huile sur toile | |
| Intérieur d'église à Brouage, | huile sur toile | |
| Escalier du Vieux Séminaire de Québec, | huile sur toile | |
| Le retour de l'école, | huile sur toile | |
| Le Père Godbout, | huile sur toile | |
| Le Sanctus à la Maison, | huile sur toile | |

Collection Hélène Vincent:

| | |
|--------------------------------------|-----------------|
| L'ancêtre des Bluteau, | huile sur toile |
| Petit château de la Province, | crayon |

Collection Marcel Portal:

| | |
|-------------------------------|--------|
| Intérieur d'une forge, | crayon |
|-------------------------------|--------|

ARTS PLASTIQUES, ARTISANATS: un débouché s'impose

Par ALAN McLEAN

Situation actuelle

Jusqu'à récemment, les efforts que les divers paliers gouvernementaux ont fait pour développer un goût artistique au sein de la population ont été presque nuls (ou non efficaces). Seules des subventions de perfectionnement, d'étude, de recherche et de création ont été accordées. Encore que ces sommes ont été versées à l'élite artistique en place, aux créateurs déjà reconnus... Même que certains (de leurs bons amis???) ont littéralement été nourris par l'Etat, pendant des années et des années, pour travailler au Canada, en Europe ou ailleurs!!! Quand on ne subventionne pas la création, on favorise l'ouverture de musées et de galeries. On y enferme nos meilleurs artistes mais on ne fait pratiquement aucune publicité pour y attirer la population. L'art devient donc l'apanage de l'élite culturelle, de la bourgeoisie intellectuelle. "L'art dans la rue", c'est un mythe. Seuls les initiés ont droit à la culture.

Récemment, une entente interministérielle (MIC-MAC) se propose de favoriser le développement "industriel" de l'artisanat. On s'intéresse à la mise en marché et à la consommation de l'artisanat au niveau populaire. La seule façon de vivre pour un artisan professionnel, c'est de vendre ce qu'il produit... Encore lui faudra-t-il en vendre suffisamment s'il

veut vivre décemment. L'art, sous toutes ses formes, est une valeur inestimable pour l'homme, celui-ci doit apprendre à le consommer d'une façon critique et rationnelle. Il doit être informé sur sa nature, son essence, sa beauté, son équilibre, sa valeur esthétique et sensorielle...

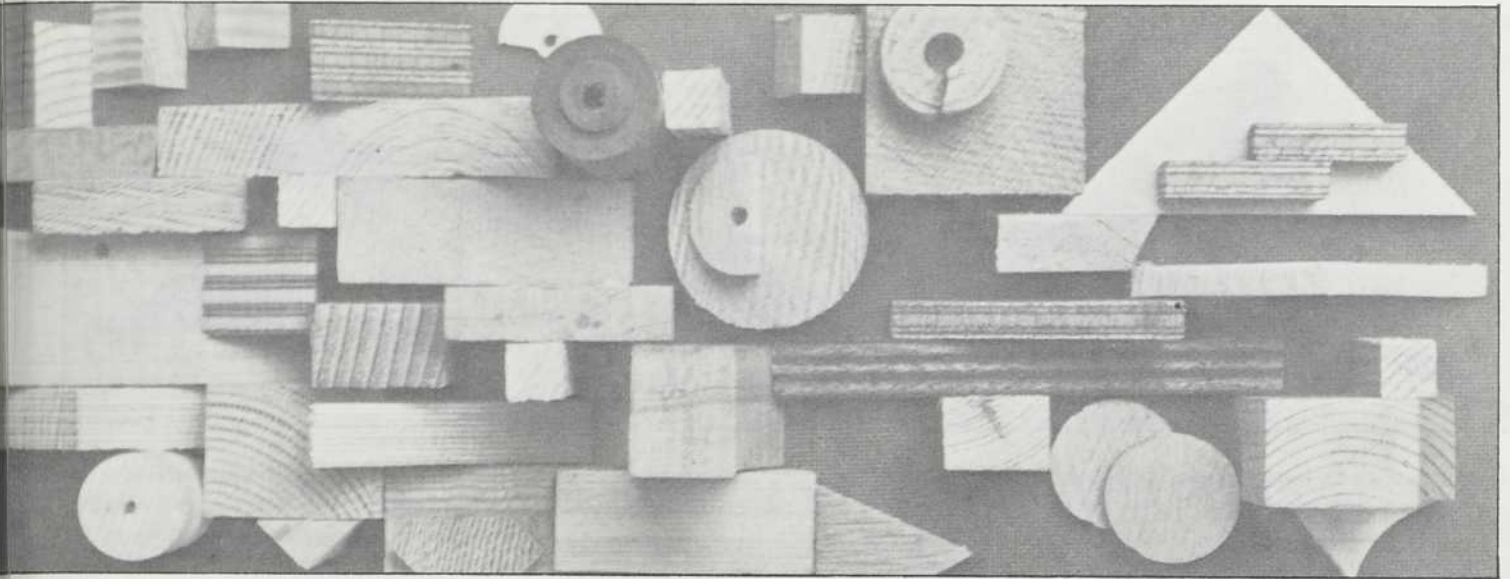
Niveau de l'acheteur potentiel

Les media d'information véhiculent une image très américaine de la réalité artistique québécoise: près de 50% des émissions télédiffusées sont d'origine américaine, la majorité des films projetés dans les cinémas sont réalisés par l'oncle Sam, même nos messages publicitaires sont traduits (heureusement il nous reste les compagnies de bière)... Ils véhiculent tous une perception américaine de la beauté et de l'esthétique, qui s'imprègne discrètement mais profondément dans notre inconscient et, enfin, dicte notre comportement. C'est ainsi qu'on consomme de l'importation. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les maisons neuves, leurs décorations intérieure et extérieure, leurs meubles, leurs bibelots ou de pénétrer dans un bureau de médecin, d'avocat... dans un hall d'entrée, dans un

hôpital... La majorité du matériel de décoration (artistique) est importé soit des USA, soit d'Europe. Et c'est normal, notre conception esthétique est directement reliée à l'information acquise antérieurement, à notre formation psychique. C'est un cercle vicieux. L'homme de la rue a une formation culturelle et une perception esthétique importée (US, Europe, Inde...), qu'il ne faut pas confondre avec une ouverture d'esprit ou à une universalisation culturelle! Il faudra plus que des centres de distribution pour valoriser la culture. L'artisan pourra peut-être s'en tirer à bon compte mais qu'advient-il de l'artiste?

Le gouvernement

Tout est axé sur la création et l'observation en art plastique (subvention d'étude, musée...) et sur les centres de distribution en artisanat (Mic-Mac). Aucune campagne de sensibilisation auprès de la population. Comment voulez-vous que celle-ci visite les galeries et les musées? Seuls les initiés ont droit à l'art! Les toiles sont stockées dans des Capharnaüm intellectuels généralement déserts. Merci mon oncle Molson! Comme le bébé à deux têtes, la femme à barbe... Le gouverne-



ment perçoit l'art comme un objet de cirque. Comme disait Bob Dylan: "The circus is town" (Le cirque est en ville). Toutes les politiques gouvernementales, provinciales ou fédérales, sont orientées vers un état artistique passif, vers l'observation. Les objets d'art ne sont visibles que dans les musées et les galeries. Ce n'est pas un débouché encourageant pour un peintre ou un sculpteur. Il faut inciter les gens à consommer l'art, à s'en servir comme élément quotidien... Comment la culture peut-elle se développer si le goût de la population est orienté vers les objets manufacturés, importés, les meubles coloniaux, les peintures de velours... Leur perception de la beauté est celle d'une perception importée. Il faut donc récupérer les brebis égarées. Une entente entre le ministère des Affaires culturelles et celui de l'Éducation aurait peut-être été préférable à une association avec celui de l'Industrie et du Commerce.

A moins qu'on s'oriente du côté du marketing. On expose un magnifique porte-clefs faits d'une motte de céramique, d'un trou et d'un bout d'une lanière de cuir (clefs et automobile en surplus). Publicité, exploitation, je vends, tu achètes, payez comptant? Chargex? Non! Non! Master Charge! Merci, au revoir!!! A moins que

vous préféreriez un magnifique collier en pois séchés et colorés du genre vendu dans toutes les bonnes manifestations culturelles? En passant, un artisan (?) m'a confié lors de la Huitaine de gaieté (Roberval) qu'il pouvait, en certains cas, réaliser jusqu'à \$4,000.00 de profit brut en une semaine. Un céramiste qui vend pour \$400.00 pendant la même semaine est un héros!!! Bravo la culture! Et dire qu'il n'y a pas si longtemps on jetait des cultures d'artistes reconnus dans une coulée sous prétexte qu'elles n'étaient pas belles (symposium de sculpture, Alma).

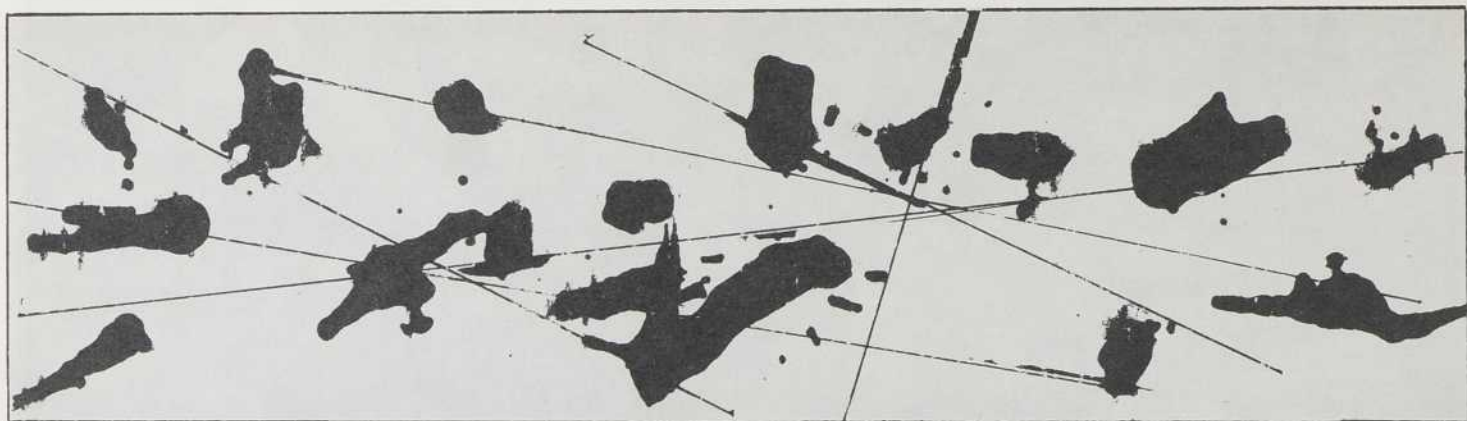
Une politique culturelle

Les artisans ont des problèmes, pour prendre en main la situation, ils se regroupent (voir Focus vol. 1 no 4). Mais que deviendront les artistes? Le gouvernement s'en occupera-t-il? Verrons-nous bientôt l'ordre des peintres, le collège des sculpteurs, la corporation des aquarellistes... La situation des artisans, fabriquant des objets à la fois utilitaires et décoratifs, est plus optimiste. Tout le monde mange sur une table, s'assoie sur une chaise, boit dans une tasse, dort sous des couvertures... Ce n'est qu'une question de goût, d'éducation et d'évolution culturelle. Mais

qui achète des cultures pour embellir sa devanture de maison? Avez-vous déjà vu un peintre qui vit raisonnablement? Certains deviennent artisans. D'autres s'expatrient à l'extérieur de la région. Par exemple, un de nos meilleurs talents, André Riverain (peintre de Chicoutimi) nous a quittés il y a quelques années pour la ville de Québec. Aujourd'hui, pour vivre, il travaille dans l'hôtellerie. Il ne peint plus (épuisement physique et psychique). Pour être un peintre en 1977, il faut plus que du talent et du potentiel, il faut vendre.

Bravo la culture! Mais où sont donc les politiques du Conseil des Arts (Ottawa) et du ministère des Affaires culturelles (Québec)? Tout est axé sur l'observation: musées, galeries, expositions itinérantes... Outre les soirs de vernissage, ces salles sont généralement désertes. On y voit des professeurs d'arts plastiques, des peintres, des sculpteurs, des artisans, des peintres du dimanche, des journalistes des pages artistiques (et oui), des m.d. des L.L.L., des O.D.... Seulement des invités, rarement le grand public! Est-ce normal?

Au Québec, le budget du ministère des Affaires culturelles n'atteint même pas 0.5% du budget global de la province. La majorité des argents sont dépensés en ad-



ministration et en bureaucratie. Quelques subventions sont accordées pour la création, la recherche et l'observation. Pratiquement rien pour la diffusion au grand public, pour stimuler son intérêt et développer sa culture générale. Le résultat et c'est ce qui est grave, c'est qu'avec la formation culturelle importée dont nous jouissons (i.e. assimilation culturelle), il nous faut importer de l'extérieur la beauté esthétique, car celle qui est réalisée ici ne correspond pas (nécessairement) à nos schèmes de pensée. Et pourtant, ici, on subventionne la création et non la diffusion générale et l'éducation.

La solution logique et acceptable consiste, non pas à s'ingérer au niveau de la création artistique et de la mise en marché, mais à rehausser le niveau de la perception sensorielle esthétique de la population. Il s'agit de favoriser l'éducation artistique en augmentant la possibilité de contact (voir) avec des objets d'art, tout en diminuant quantitativement l'aspect importé des décorations intérieure et extérieure de nos endroits publics. En fait, il s'agit de remplacer les éléments décoratifs importés par des réalisations artistiques ou artisanales régionales. Il suffirait de passer

une loi au niveau des divers paliers gouvernementaux (fédéral, provincial, municipal, université, hôpital...) à l'effet que dans tous édifices ou bureaux, il y ait au moins 50% du matériel de décoration utilisé soit d'origine régionale et réalisé par nos artistes et nos artisans.

Cette loi pourrait s'appliquer aux halls d'entrée d'hôpitaux, de compagnies, d'écoles, aux bureaux gouvernementaux, municipaux, aux bureaux de médecins, de notaires, dans les salles d'attente d'avocats, d'optométristes, de dentistes et autres... Meubles, chaises, tables, pots de fleurs, céramiques, macramés, batik, aquarelles, peintures, murales, lampes... Tout est possible, La qualité professionnelle existe; en autant que l'on ne fasse pas affaire avec des décorateurs (qui sont en réalité des représentants de multinationales: meubles, tissus...).

On réalise ainsi un coup double: premièrement, on fournit un débouché pour les artistes et les artisans du Québec, deuxièmement, on diminue l'importation et l'assimilation artistiques en favorisant l'essor culturel de la population. Avec le temps, on crée ainsi une conscience esthétique collective, une appartenance cultu-

relle. Les gens seront moins portés à acheter des meubles coloniaux, des faillances japonaises ou anglaises, des peintures sur velours et toute autre forme d'artisanat de mauvais goût... Ils seront plus attirés par la peinture, la tapisserie, le macramé et autres formes d'art régional. La population exigera une plus grande qualité esthétique de leur environnement.

Déjà certains ont pris conscience de cette réalité artistique: on a qu'à songer aux murales de Susanne Tremblay (pot de terre) à la Banque Royale et à la Caisse d'Etablissement du Saguenay-Lac-Saint-Jean (tous deux à Chicoutimi) ou à la "sculpture-affiche" embellissant la devanture de Liqueurs Saguenay (tous les bureaux contiennent des peintures), et il y en a d'autres... Il s'agit de généraliser cette tendance. C'est aux organismes en place, aux associations de faire valoir leurs intérêts en faisant pression. Parlez-en à votre ministre, à votre député, au maire, à votre femme... n'encouragez que les marchands qui sont dans cet ordre d'idées. Pour favoriser le développement culturel régional, il s'agit d'encourager non seulement la création, mais aussi la consommation. C'est une question d'apprentissage...

Lundi, 5 octobre:

Guitariste: Roger Lapierre.
Danseur Flamingo: Patrick Schupp.

**Lundi, 12 octobre:
Mardi, 13 octobre:**

CINE-CLUB
Serpico, 1h30 et 7h30.

la tourelle

Collège d'Alma
675, boul. Auger o.
Alma
Québec G8B-2B7
tél.: (418) 668-2381

Livres, bouquins, paroles d'ici et d'ailleurs

Écrire, dit-elle, les femmes prennent la parole

"L'homme ne nous a pas laissées écrire parce qu'on lui avait appris à avoir peur que nous nous retrouvions, parce qu'il apprend encore à avoir peur que nous mettions à nu nos corps qu'ils avaient camouflés sous des tonnes de nudité mal placée.

Il est temps que la femme couvre l'écriture de son corps de lonza.

C'est main tenant que nous les femmes allons écrire avec nos corps de refoulées, nos corps retrouvés; nous allons écrire nos corps, nous allons écrire les femmes, nous allons nous mettre au monde et ce, malgré tout ce qu'on pourra inventer pour nous faire dévier de notre délire." Extrait de *Le Discours des Interventes*, de Johanne Denis et Claire Savary, un des textes publiés dans "Le corps les mots l'imaginaire" (revue *La Barre du Jour*, numéros 56-57). Des textes de Nicole Brossard, France Théoret, Geneviève Amyot, Sylvie Gagné, Claudette Charbonneau-Tissot, Louise Bouchard, Germaine Neaulieu, Monique Bosco, Cécile Cloutier, Yolande Villemaire, Madeleine Gagnon, Louky Bersianik, Mireille Lanctôt, Marie-Andrée Lévesque, Marie Savard fille de Germaine, Nicole Bédard, Carole Massé, Johanne Denis et Claire Savary. Textes et paroles où elles parlent et écrivent l'histoire et leurs histoires. Paroles de femmes et non paroles féminines (comme dans *fée* et *minime*), paroles et gestes qui donnent à voir, à savoir. Ce livre ne remplacera malheureusement pas ceux du docteur Gendron qui dé-nature (ou culture) si savamment la jeunesse. Tendres, hurlantes, critiques, hystériques, ces paroles ne sont pas de celles qui endorment dans le venin de l'hypocrisie, mais de celles qui nous portent au creux de nous-mêmes, à la croisée du renoncement ou de la lutte pour

s'appartenir entièrement. Dans le flot des best-sellers qui nous flattent dans le bon sens du poil ou qui excitent notre goût de la morbidité, du super ou du mysticisme, ce livre est un corset refusé. Il ne peut qu'intéresser toutes les femmes puisque c'est "le corps les mots l'imaginaire" d'elles, mais aussi les hommes las de ce monde qui ne nous prépare qu'à être des machines à érection. (*La Barre du Jour*, mai-août 1977).

Aujourd'hui, les Herbes Rouges

J.P.

Autre écriture/écriture de l'autre. Cette revue publie depuis quelques années déjà des textes de cette écriture formaliste et structuraliste qui représente un des forts courants de la poésie québécoise actuelle. A l'origine, volonté politique de rupture avec un certain type d'écriture désignée comme récupérée (tel le lyrisme "Hexagonien"), aliénante (le nationalisme épique) ou n'effectuant qu'un nouveau traitement extérieur du langage (la contre-culture), elle s'était placée en opposition à la langue admise comme poétique. Les critiques officiels furent à l'origine quelque peu déroutés, mais s'acclimatèrent vite en allant se recycler chez *Tel Quel*. Volonté de casser le discours du maître, du statu quo, refus de la facilité et de l'épanchement lyrico-poétique, on s'attela au travail du texte, le torturant, le vidant de sens gratuit, poussant jusqu'au plaisir du texte en opposition aux textes (publicitaires) des plaisirs commandités. Brisures syntaxiques et sémantiques, rapports grammaticaux court-circuités, attention minutieuse au déroulement de la phrase. Il faut que "ça" parle. Cette surévaluation du textuel renoue évidemment avec Mallarmé, en dérive, trace

qu'écrire se pratique, se travaille. Cette recherche a ouvert les portes sur la notion de codes et de l'utilisation de ces codes. "Il aura fallu passer par là, citer beaucoup, tacitement ou non, peu importe. Reprendre à d'autres, piller le texte général, charognard du graphe, pour traquer sa propre pensée en cours, tenter de saliver son corps à soi, ce qu'il faut de soie et d'arêtes aussi. Voici ce qu'il en est de la découpe, avec rouge aux lèvres déjà de la boucherine à venir et les "tables canines". En attendant, je mange aux organes et je suis mangé. Ca mâche entre les dents des mots pêle-mêle venant de loin sous le pelage. La lecture mouille longuement, les feuillages, juste entre". (*Glottes*, de Serge Gauthier, aux *Herbes Rouges*, numéro 53, C.P. 81, Bureau E, Montréal, Québec, H2T 3A5).

J.P.

LE SAGUENAY-LAC-ST-JEAN

L'Éditeur Officiel du Québec a donc décidé d'écrire un livre sur chaque région administrative du Québec et pour tâter le terrain, il a commencé par... le Saguenay-Lac-St-Jean. Intéressant? Oui, parce qu'il nous apprend des choses sur notre région, parce qu'on a l'impression d'un peu mieux la connaître quand on a terminé la lecture. Mais (car il y a un mais...) pourquoi le faire de l'extérieur de la région. Oui, mais on commence à être fatigué d'être l'éternel dévidoir.

Un groupe de la région avait songé à en éditer un. La partie historique aurait été écrite par l'Abbé Jean-Paul Simard, la partie économique par Adam Lapointe et la partie géographique par un finissant en géographie à l'U.Q.A.C. Ils ont retardé ce projet au mois de décembre. Ceux qui désirent se procurer un livre sur la région peuvent toujours attendre et comparer. Ceux qui ont l'argent, les acheter tous les deux. Moi, j'attends.

J.G-G

Cosmétique alimentaire

Si l'art est un phénomène sensoriel, la notion de beauté est directement reliée à la psychologie, à la mémoire et aux idées préconçues. De là, on a créé diverses modes plus ou moins temporaires, telles que le maquillage chez la femme (n'oublions pas qu'il en existe aussi chez l'homme). C'est une question de psychologie et de marketing. Je n'ai qu'une vie à vivre et je veux la vivre en blonde! Les yeux bleus sont beaucoup plus beaux que les noirs! "Mets ton argent où ça compte", tel est bien la devise d'une firme de dentifrice bien connue (bien sûr, ce que l'on ne sait pas, c'est que l'argent va dans leurs poches et non dans notre bouche)!

Il en va de même en alimentation. Toute une myriade d'additifs alimentaires ont été mis au point par la chimie moderne. Leur but premier était de permettre la conservation des aliments due à l'augmentation du délai entre la récolte et la consommation, résultant de l'industrialisation croissante du secteur agro-alimentaire. Avec la commercialisation et la mise en marché à grande échelle, des impératifs économiques ont imposé de nouvelles voies de recherche: les additifs alimentaires sont nés. Rapidement, ce fut la chimification des aliments. Ainsi, on voit naître les préservatifs, les anti-oxydants, les édulcorants, les bactéricides, les fongicides, les émulsifiants, les tampons, les anti-brunissants, les raffermissants, les agents de maturation, les colo-

rants, les essences synthétiques... C'est ce que l'on appelle maintenant les cosmétiques alimentaires.

Afin de protéger la population contre les effets nocifs des cyclamates (substitut du sucre), ancien additif alimentaire retiré du marché puisqu'il causait des altérations chromosomiques et était reconnu comme cancérigène, on le remplaça par une substance plus sécuritaire la saccharine. Des expériences réalisées sur des animaux de laboratoire ont montré qu'une souris sur deux nourrit avec un régime contenant de la saccharine sont atteintes de cancer! Au Canada, l'utilisation de cet additif est interdite depuis le 1er juillet 1977, aux Etats-Unis; non, on préfère le cancer!

Au Québec, on instaure une nouvelle politique d'alimentation. Pourtant, il existe plus de 2,500 additifs sur le marché; la majorité n'ont jamais subi de vérification sérieuse en laboratoire. Ils sont surtout utiles à la commercialisation: le terme de cosmétique alimentaire est bien exact. Ils améliorent l'image extérieur du produit final de la même façon que le fond de teint, le rouge à lèvres ou le mascara chez la femme. C'est pour cela que le steak haché est rouge, que les oranges sont jaunes... On cire même les pommes pour qu'elles soient plus brillantes.

Pire encore, certains additifs ne deviennent toxiques que lorsqu'ils sont ingérés à l'intérieur de l'organisme vivant. Ils réagissent chimiquement avec d'autres

substances biologiquement naturelles pour former de nouveaux produits extrêmement nocifs. Tout un secteur inconnu de la biochimie. L'industrie alimentaire ajoute "gratuitement" des nitrites dans les hot dogs. Ceux-ci réagissent avec les amines, dérivés du métabolisme des protéines, présent naturellement dans le plasma sanguin. Il se forme ainsi de nouvelles substances appelées: nitrosamines. Des repas de nitrites et d'amine administrés régulièrement à des animaux de laboratoire (cobayes) ont montré une recrudescence marquée de tumeurs pulmonaires; certaines étaient malignes. Un bon hot dog, une bonne cigarette, Ha! la belle vie !!!

Et que penser des céréales? On y retrouve de l'hydroxy-anisol butylée (anti-oxydant), de l'acétate de sodium (tampon), du rouge FD & C numéro 2 (colorant), du jaune FD & C numéro 5 (colorant), du sulfate ammoniacal d'aluminium (acide), etc... Mais, pour la publicité télévisée, on insiste surtout sur les additions de vitamines et de fer: les céréales, excellentes pour la santé, sont une source idéale d'énergie lors du déjeuner, si l'on veut commencer la journée du bon pied. D'ailleurs c'est pratiquement le repas national des Américains. Ce que l'on ne sait pas, c'est que des expériences scientifiques ont montré que les céréales induisent une maladie psychiatrique chez les souris: la schizophrénie. Manger, c'est se suicider!

Alan McLean



*En toutes occasions,
la bière qui
vous sourit.*

L'information culturelle (suite)

"La critique de spectacles"

On ne peut tout de même pas dire que, dans les media du Saguenay-Lac-Saint-Jean, les spectacles passent inaperçus. On en parle beaucoup. Et cette "parole" passe par tous les registres possibles.

La plus omniprésente et aussi la plus bruyante de toutes ces paroles, autour des spectacles, c'est évidemment la publicité. D'ailleurs, vous remarquerez qu'on attache un certain soin à la publicité des spectacles, dans les media régionaux. On se force un peu pour publier des "annonces" claires, et pas moins affreuses que dans les journaux montréalais. La radio et la télé utilisent la musique connue des vedettes du spectacle et le message passe assez bien.

De temps en temps, on accepte même de publier de l'information détaillée, un peu plus fouillée avant le spectacle en question. Après le "show", on publie, dans les journaux, des compte rendus qui se veulent personnels, émotifs, chaleureux ou foncièrement critiques.

Bref, ce serait mentir de dire que les media de la région ne couvrent pas les spectacles présentés dans les salles reconnues (de l'Auditorium Dufour à la Station) et stables.

Deux fois l'an, on se permet même de présenter la programmation saisonnière de ces salles, en bloc, sans jamais trop la remettre en cause, bien sûr. C'est toujours compromettant de prendre le risque de perdre sa crédibilité (lire: des billets gra-

tuits). Ainsi, du côté de la critique de spectacles ici, on (ceux qui la font), préfère le statu quo, le gros et confortable laisser-aller.

Je crois qu'on pourrait se forcer davantage et pratiquer, dans ce genre d'information culturelle, d'autres formules.

Partons du fait suivant: les lecteurs des régions du Québec ne lisent souvent que des quotidiens et les hebdomadaires publiés chez eux. Alors, il faudrait aller un peu plus loin dans cette critique-information des spectacles montés ici, souvent la seule disponible pour la masse. Par exemple, pourquoi ne pas interviewer régulièrement ceux d'ici et d'ailleurs qui font les spectacles? Ca s'est déjà fait. Mais depuis quelques années, on délaisse cette pratique. On préfère fournir aux lecteurs des critiques personnelles et souvent à sens unique. Il me semble que les chansonniers, les comédiens, les musiciens de passage ont des choses à dire et s'ils le disent aux journaux montréalais, ils ne sont pas nécessairement lus par les lecteurs et les spectateurs de la région.

La radio et la télé régionales donnent plus la parole aux gens qui montent des spectacles ici. Ces deux media font assez bien leur travail d'information sur les spectacles. Mais ils laissent tomber la critique, le compte rendu des spectacles sous prétexte que c'est inutile, que le spectacle est terminé. C'est mentalité de journaliste-publiciste qu'on devrait changer. Mais

cette mentalité semble plutôt largement répandue ici. Tous ceux qui travaillent dans les media et qui s'occupent un peu d'information culturelle, ont l'habitude de se prendre (souvent malgré eux) pour des distributeurs de lignes ou de minutes publicitaires. On se sent obligé de finir ses papiers ou ses phrases en disant: "N'oubliez pas d'aller voir ce bon spectacle".

C'est naïf. D'autant plus qu'en fournissant une bonne information de base sur un spectacle au programme dans les salles de la région, on rend service à tout le monde, y compris à ceux qui veulent qu'on parle d'eux pour parler d'eux.

En résumé, la critique de spectacles, dans la région, n'est pas suffisamment informative (papiers préparatoires, interviews, analyses critiques des programmes, comparaison avec ce qui se passe ailleurs dans ce domaine), dans les media écrits et pas toujours critique dans les media électroniques.

Et en terminant, une question à fouiller pour ceux qui s'intéressent aux spectacles; pourquoi les gérants de salles de spectacles d'ici continuent-ils à exercer leur métier si les conditions de survie deviennent impossibles, d'année en année? Pourquoi subventionner ainsi les imprésarios montréalais? Au prix qu'on loue les spectacles réputés, on pourrait peut-être nolisier des avions pour faire le voyage à Montréal?

Pierre Demers

B♂-Jeans



"Des jeans pour tout le monde"

339, Davis, Arvida.
419, Racine, Chicoutimi.

Art et communication

Les antécédents politiques, sociaux ou artistiques d'une masse forment une partie de la culture; une autre partie est constituée par les influences du monde actuel, l'idéologie véhiculée par les media et par l'interprétation faite par chaque individu de diverses informations transmises. Une partie de ces informations ou messages nous proviennent des artistes d'aujourd'hui qui contribuent à la structuration de notre univers culturel.

La musique, la peinture, la danse et la sculpture s'expriment dans un langage de formes, de matières, de rythmes, de signes, de symboles, de sons et de couleurs. Ces langages dégagent, caractérisent et nous transmettent une expérience sensible (sensible: qui peut être perçue par les sens), ayant trait à une perception particulière de l'univers. L'art est un système de communication relié au langage.

«Le phénomène fondamental de la communication entre un émetteur et un récepteur par l'intermédiaire d'un canal physique revient, d'après Meyer Eppler, à puiser des signes reconnaissables dans un répertoire possédé par l'émetteur, à les assembler et à les transmettre dans ce qu'on nomme un canal de communication, pour que le récepteur identifie ensuite chacun des signes qu'il reçoit avec ceux qu'il possède déjà dans son propre répertoire. La communication des idées n'a lieu que dans la mesure où ces deux répertoires ont une partie commune marquée par le recouvrement de l'aire correspondante des cercles (voir schéma). Mais au fur et à mesure que ce processus se poursuit dans les systèmes doués de mémoire et d'appréhension statique comme l'intelligence humaine, la per-

ception de signes toujours identiques vient modifier, très lentement, le répertoire du récepteur, pour tendre à le faire englober de mieux en mieux par le répertoire de l'émetteur auquel il est soumis. C'est le processus d'apprentissage. L'ensemble des actions de communication prend alors un caractère cumulatif par son influence progressive sur le répertoire: c'est, entre autres, le processus d'acquisition de la culture. Dans la communication artistique, le créateur imagine une forme et une idée qu'il code au moment de l'émission. De son côté, le récepteur, partant du message, construit une autre idée ou, une autre forme. La qualité de la communication se mesure à l'identité de la forme perçue et de la forme créée.» (1)

L'émetteur serait donc l'artiste. L'artiste n'est pas un personnage mythologique; malheureusement, notre société avec ses vilains défauts, a la fâcheuse habitude de survaloriser ce genre d'individus en les entourant d'un voile protecteur assez opaque. L'artiste est un élu des dieux, doué d'une habileté manuelle exceptionnelle, qui exprime des pensées très profondes et il faut être un initié ou un esthète inné pour pouvoir saisir le fameux message subrepticement intégré dans l'oeuvre d'art, joyau incomparable, préciosité que l'on achète à prix d'or et dont profitent ceux qui ont les gros sous. Seul l'artiste possède la clé de son secret et quand il accepte d'en parler, tous les grands sentiments y passent, si bien qu'on le perd au tournant et que bouche bée, on finit par se dire que c'est très compliqué et que les artistes sont des êtres subtils et uniques. Portrait-cliché, l'image peut être mise dans un beau cadre

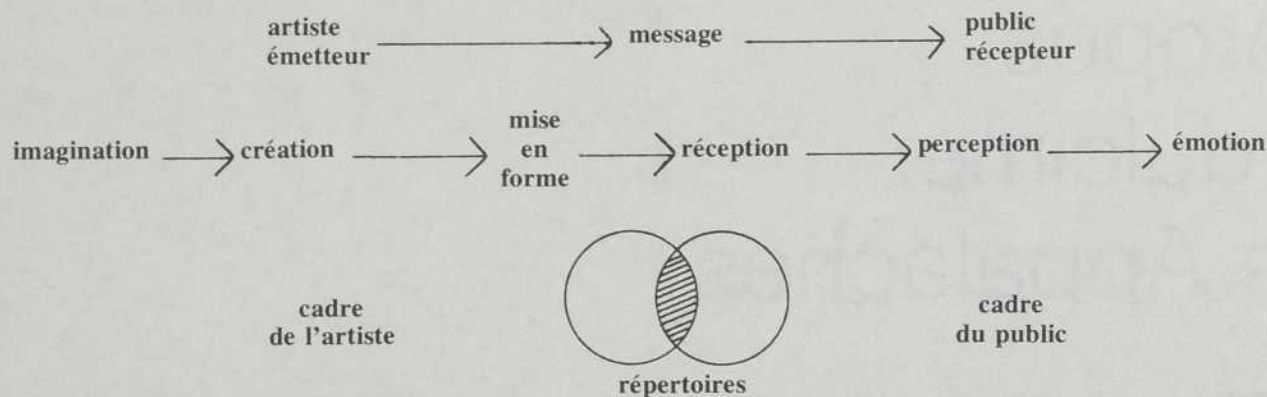
ou la statue sur un socle de marbre.

En réalité, l'artiste est un être humain qui choisit de s'exprimer dans un langage, fruit d'une expérimentation empirique, langage de signes, de symboles, de rythmes, de couleurs, de formes et de lignes. Loin de vouloir nous transmettre un double de lui-même, son désir est de nous faire part d'une expérience de perception dans le but de nous sensibiliser à un phénomène (physique ou psychologique) donné, de nous faire partager une sensation ou même de nous émouvoir.

L'oeuvre d'art contient le message. Ce point de rencontre entre l'émetteur et le récepteur ne devrait donc pas nous parler de l'artiste lui-même puisque le rôle de l'artiste n'est pas de se survaloriser par son travail. L'art nous propose différents types de messages qui concernent notre perception sensorielle ou émotionnelle.

En parlant d'émotion, je voudrais éviter toute notion de sentimentalisme. Nous, Québécois, sommes de grands sentimentaux et l'exploiteur qui met le doigt sur notre point faible a vite fait de découvrir qu'une petite fille triste tenant son petit chat sur fond de velours constitue un cliché utilisable à des fins de rentabilisation. Nous assistons présentement dans la région à une prolifération d'images-clichés de ce type, (c'est fou jusqu'à quel point, un cadre rehausse la qualité d'une image), pauvres non pas techniquement mais sensoriellement. Ce sont bien sûr de belles images d'Épinal très suggestives qui incitent le spectateur à une extrapolation mentale poussée (dans le genre: pourquoi cette petite est-elle si triste? Où donc regarde-t-elle? Que peuvent bien voir ses beaux

“Toute expression artistique est un phénomène de communication”.



grands yeux bleus larmoyants? Sûrement son grand frère adoré qui franchit le seuil de la porte pour s'en aller travailler à la Baie James pour six mois et dont elle va terriblement s'ennuyer; à moins qu'elle ait perdu son chat préféré qui a été immédiatement remplacé par celui qu'elle tient présentement, et qui à partir de maintenant sera son nouveau compagnon, etc., etc...). Ca noircit rapidement une page blanche et il suffit de lire certaines critiques de journaux régionaux pour se rendre compte qu'on ne parle que de sentiments, (amour, amitié, solitude, tendresse, tristesse, bonheur, j'en oublie), et de techniques plus ou moins bien appliquées selon le cas. Les images d'Epinal avaient un sens (et encore là, même à l'époque, c'était discutable) au 18^{ème} siècle. Le psyché de l'homme a évolué depuis et l'art d'aujourd'hui se doit d'être animé d'un esprit novateur qui aspire à une progression dans le cheminement actuel d'un langage exprimant l'expérience sensible de l'artiste. Encore aujourd'hui, pour bien des gens, l'art est relié à une habileté à reproduire la réalité ou joue un rôle simplement décoratif. Certaines formes d'académisme persistent et se portent bien dans une société où certaines tangentes visent le conformisme. L'artiste témoigne des valeurs d'une culture. La technique froidement appliquée devient une recette afin que l'art réponde à la technologie et devienne un produit consommable, appréciable pour des qualités qui ne relèvent ni de l'imagination ni de la poésie.

Une oeuvre d'art peut référer à elle-même, à une image ou à l'imagination.

Une oeuvre d'art figurative repré-

sente une image; la signification de cette image repose sur une connotation culturelle. D'autres oeuvres d'art expriment symboliquement que le réel peut être modifié, mis en doute ou vu avec une certaine distance. Elles ont une répercussion sur notre imagination, notre subconscient ou notre faculté de rêver sur un objet. En général, une oeuvre d'art abstraite nous parle d'elle-même et n'a d'autres références que son aspect physique et la structure, les formes, les lignes, les rythmes ou les couleurs qui la composent. Sa signification est étroitement liée à la perception de son contenu: impression, sensation ou émotion.

Notre culture nous empêche ou nous permet d'être en mesure d'interpréter une oeuvre d'art. Le spectateur-récepteur doit tenter de décoder le message de l'oeuvre d'art; cependant, il n'est pas toujours familier avec le langage employé.

“L'homme est habitué, à admettre l'existence de langues qu'il ne comprend pas au premier abord, mais qu'il lui faut apprendre; mais du fait que l'art est essentiellement visuel, il s'attend à pouvoir en saisir immédiatement le message et s'irrite s'il n'en est pas ainsi.” (2)

Le spectateur doit donc se mettre dans un état de disponibilité afin d'être en mesure de percevoir le phénomène visuel qui lui est proposé et d'y participer. Un premier contact avec un langage inconnu risque d'être difficile au premier abord, mais à force de familiarisation et en ajoutant une information pertinente en rapport avec ce langage, le spectateur fera l'acquisition d'éléments cumulatifs qui, finalement, lui permettront d'être en mesure de décoder le

message en question.

Quand nous allons au cinéma, le grand écran blanc nous laisse indifférents; dès que surgit l'image, nous devenons attentifs et en participant comme spectateurs, nous retraçons peu à peu à travers cette architecture visuelle en mouvement, les grandes lignes d'un schéma que nous propose le cinéaste.

Une note de musique seule ne nous dit rien, mais l'agencement de plusieurs notes peut donner un ensemble très agréable, ayant un rythme lent ou rapide et une sonorité aiguë ou grave, dépendant de l'instrument employé. Quoi de plus abstrait que la musique?

Nous acceptons facilement de nous fermer les yeux pour avoir l'impression d'entendre mieux et de nous laisser bercer par un air de jazz langoureux. Pourquoi n'avons-nous jamais regardé un tableau abstrait sans entendre un son pour avoir l'impression de mieux voir. Il est pourtant si plaisant de se laisser imprégner de cette sensation d'espace, que le rythme d'éléments disposés sur un champ coloré nous suggère.

Françoise Boudreault.

- (1) Abraham Moles.
Art et ordinateur.
Synthèses contemporaines - Casterman.
- (2) Edward T. Hall.
La dimension cachée - Essai.
Seuil.

A propos du dulcimer des Appalaches

Michel Légaré

Photo: Louis Fortin

Bon bon faluron, il y a bien cinquante ans qu'une jeune fille du Kentucky apprenait à jouer d'un bien curieux instrument sur les rotules de son papa; maintenant, Jean Ritchie, elle est grande et peut se vanter d'avoir fait connaître au monde entier le dulcimer des Appalaches. Ce monde entier n'inclut toutefois que les folkloristes et un bon nombre de joueurs des cinq continents. Aussi, puisqu'il est à peu près certain que vous n'avez jamais entendu parler ni de l'existence ni de l'histoire de cet instrument, je m'en va vous raconter ça.

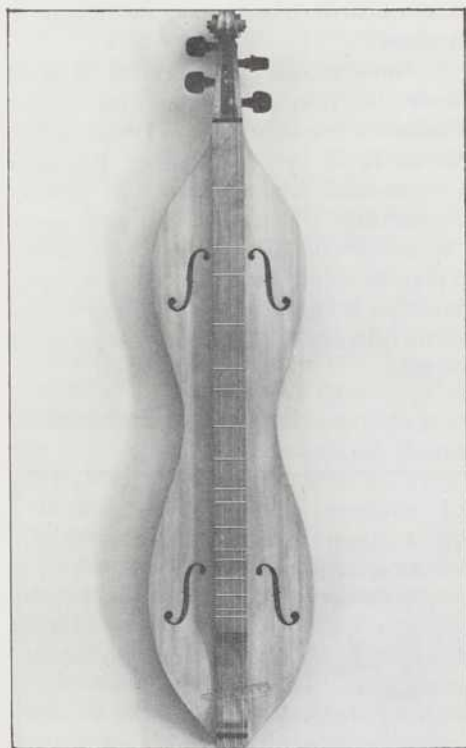
Si l'instrument a pris racine dans les Appalaches américaines, cela ne l'empêche pas la moins du monde d'avoir vu le

jour en pleine Germanie médiévale, sous la primitive forme du scheitholt (lui-même issue du monocorde ancien); le scheitholt donna naissance à deux types de cithares (ne pas confondre avec le sitar): l'une de concert, l'autre dite folklorique. Après

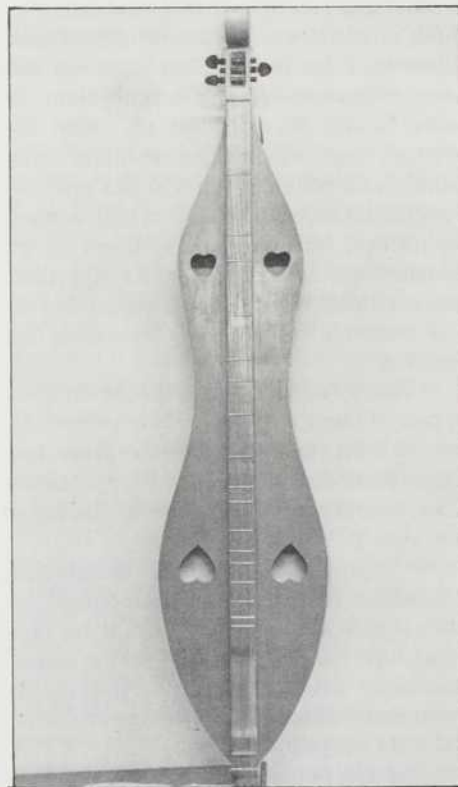
Appalaches. Les plus anciens dulcimers existants datent du début du XIX^e siècle; J. Edward Thomas fabriqua entre 1871 et 1933, plus de 1,500 de ces instruments. C'est sur l'un d'entre eux que Jean Ritchie apprit à jouer en 1927.

Dans les années quarante, J. Ritchie, John Jacob Niles et Andrew R. Summers présentèrent le dulcimer hors des Appalaches: les Américains, ils ont aimé ça comme des fous... et tout le monde anglo-saxon a suivi; à l'heure actuelle, il existe des "dulcimer clubs", des "dulcimer shops", des "dulcimer countests", un "Dulcimer Players News", des minidulcimer, des virtuoses du dulcimer, des épinglettes en forme de dulcimer, des dizaines de disques et de livres traitant du dulcimer, de ses techniques de jeux et de construction, etc.

Vers le début des années '60, v'la la France que adopte l'instrument grâce au travail de Mary Faith Rhoads, une élève de Ritchie. Il faut dire en passant que le France connaissait déjà un instrument si-



Dulcimer fabriqué par M. Légaré, juin 1976.



Dulcimer fabriqué par Charles Burger, avril 1972.

avoir envahie l'Europe à partir du XI-Vi^e siècle, c'est cette dernière qui atteignit l'Amérique avec les immigrants suédois et allemands du XVIII^e siècle; une transformation au niveau de la caisse de résonance, de la disposition de la touche et du nombre de cordes, connue exclusivement de la région appalachienne lui valut le nom de dulcimer (du latin: dulce melos) des



miltaire, l'Épinette des Vosges (un scheitholt rebaptisé) qu'on ne retrouvait plus qu'au musée à la fin du XIX^{ème} siècle. Depuis le passage de Mary Rhoads, les deux instruments jouent côte-à-côte complaintes, ballades et danses de la tradition française: "Malicorne", Catherine Perrier et J.-F. Dutertre en donnent un fameux échantillon.

Nous autres, c'est la Butler qui a fait les premières tentatives au grand public: elle enregistra une chanson cajun accompagnée au dulcimer en plus de démontrer fort habilement aux "Trouvailles de Clémence" la façon de fabriquer l'instrument; le groupe de folkceltique "Bardes" l'a utilisé lors des "Soirées d'automne 1975"; Gervais Lessard du Rêve du Diable a avoué à la défunte "Tête à Papineau" qu'il aimait passablement en jouer; jusqu'au luthiste de l'ensemble "Claude Gervaise" qui consent à ranger son luth, le temps de caresser les trois cordes de son dulcimer. A part ceux-là, je soupçonne ne pas être le seul québécois à en jouer à la

cache.

Même s'il est encore difficile de trouver un bon dulcimer au Québec, je pense que celui-ci est tout à fait mûr pour nous. Le caractère modal de la chanson traditionnelle québécoise indique son antériorité au XVIII^{ème} siècle et son lien avec la tradition française. Le dulcimer se trouve parfaitement à l'aise avec "Perrine était servante", "La Belle Française", "Isabeau s'y promène", "La Perdriole", "Le champ de pois", autant que l'épinette peut l'être avec "La vieille fille", "Fanchon", "Dame Lombarde", etc... comme si ces mélodies avaient été écrites spécialement pour le dulcimer.

Vous y voilà maintenant plus éclairé, sans aucune raison de ne pas entamer sombrement "Le Roi Renauld" à la place de "Disco-Duck"; "Au marche du Palais", au dulcimer, c'est bien joli, mais vous ne le saurez jamais mieux qu'en tentant l'expérience vous-même. Taïaut! Taïaut! on part en guerre contre le Disco, Turluron Malurette!

BIBLIOGRAPHIE

- The Dulcimer Book.
Jean Ritchie.
Oak Publication, N.Y. 1963.
- The Mountain Dulcimer.
Howard W. Mitchell.
Folk-Legacy, Sharon, Conn. 1965.
- The Appalachian Dulcimer Book.
Micheal Murphy.
Folksay Press, 1976.

DISCOGRAPHIE

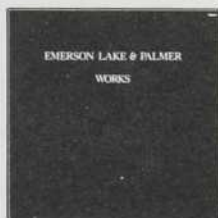
- Le Dulcimer. Spécial instrumental, par Mary Rhoads.
Chant du Monde, LDX 74485.
- Pacific Rim Dulcimer Project. Anthologie.
Biscuit City Records.
Denver, Col. 1977. RC 1314.

JAZZ - BLUES - ROCK 'N' ROLL - CLASSIQUE - FOLKLORIQUE - QUEBÉCOIS - FUNKY - REAGGY - ANDIN - PARTIS - PUNK - INDIEN

La Sonate Inc.

Place du Saguenay

SPECIAUX D'OCTOBRE



Prix régulier: \$14.98
Spécial: \$10.95



Prix régulier: \$7.98
Spécial: \$4.95

Tous les disques hors séries et nouvelles parutions sont disponibles sur commande. Délai de livraison: 4 jours seulement.

FOLKLORIQUE - QUEBÉCOIS - FUNKY - REAGGY - PUNK - INDIEN JAZZ - BLUES - ROCK 'N' ROLL - CLASSIQUE - - PROGRESSIF -

1er octobre — CHICOUTIMI:
Musée du Saguenay: Exposition "Tsuba". L'art japonais par les gardes de sabres du samouraï. Jusqu'au 10 octobre.
Société des Arts: Exposition du peintre "Giusepée Benedetto" dans le hall d'entrée de l'Auditorium Dufour, (du 23 septembre au 2 octobre inclusivement).

2 octobre — ARVIDA:
Club de Caméra Amateur: Présentation de diapositives de voyage au salon de Centre Price à Kénogami à 19h30. Tous sont invités.

3 octobre — ALMA:
Auditorium: TPQ (Théâtre Populaire du Québec). "Les violons de l'automne", avec Jean Coutu, Gisèle Schmith et Jacques Galipeau.
 CHICOUTIMI:
UQAC: Ciné-midi. Pavillon des Laboratoires au local 20871 à 12h30. De la série *Urba 2000*, "New York Twin Park Project", (USA, 56 m.).
 JONQUIÈRE:

Cégep de Jonquière: Ciné-Club. A la salle François-Brassard à 20h00. "Roller Ball", (USA, 1975, v. fr., 100 m.) de Norman Jewison.
Galerie Centre Art: Exposition des lithographies de Louise de Pomminville. Pendant tout le mois au 211, St-Dominique.
 ST-JÉRÔME:
Comité Culturel de St-Jérôme: Début des ateliers de ballet-jazz, flûte à bec, chant choral, artisanat. On peut s'inscrire à la bibliothèque le mercredi soir.

4 octobre — CHICOUTIMI:
Auditorium Dufour: TPQ "Les violons de l'automne", ref. 3 octobre, Alma.
UQAC: Ciné-midi: au Petit Théâtre

à 12h15. Série *Urba 2000*, "New-York Twin Park Project", (USA, 56 m.).
 ROBERVAL:
Service des Loisirs: Début des ateliers de vannerie et émaux sur cuivre au Centre Culturel de Roberval. On peut s'inscrire au Service des Loisirs à Roberval à 275-1691.

5 octobre — CHICOUTIMI:
Jirondanjoncelle: "La cuve cubique" à l'école Lafontaine, en soirée. Auditorium Dufour: Ricet Barrier, 13h00 p.m.

DOLBEAU:
Ciné-Club: Au théâtre Météore de Dolbeau, (\$1,75 de la représentation ou \$8,00 pour la carte de saison) à 19h30. "Nashville" (1975) de Robert Altman avec Richard Baskin et Géraldine Chaplin.
 ST-FÉLICIEN:
TPQ: Théâtre Populaire du Québec: "Les violons de l'automne" à la salle polyvalente à 20h30. Ref. 3 octobre, Alma.

6 octobre — JONQUIÈRE:
Salle François-Brassard: Beau Soleil Broussard.
 ST-FÉLICIEN:
Ciné-Club: Au cinéma de St-Félicien à 20h30. "Nashville" (USA, 1975, 159 m.) de Robert Altman avec Richard Baskin et Géraldine Chaplin.

7 octobre — JONQUIÈRE:
Salle François-Brassard: TPQ "Les violons de l'automne" avec Jean Coutu, Gisèle Schmith et Jacques Galipeau.

10 octobre — CHICOUTIMI:
Auditorium Dufour: Ballet National d'Espagne.

Musée du Saguenay: Début de l'exposition du peintre "Charles Huot". Jusqu'au 30 octobre.
UQAC: Ciné-midi: Pavillon des Laboratoires à 12h30, local 20871, "La mode" (28 m.).
UQAC: Ciné-Club: Pavillon principal, local C-313 à 19h00 et à 21h00. "Le locataire" de Roman Polanski (1976) avec Isabelle Adjani, Melvyn Douglass, Jo-Van Slet et Bernard Fresson.
 JONQUIÈRE:
Ciné-Club: Cégep de Jonquière à 20h00. "La course à mort de l'an 2000. (USA, 1975, 100 m. v. fr.) de Paul Bartel.

11 octobre — CHICOUTIMI:
UQAC: Ciné-midi au Petit Théâtre à 12h15, "La mode" (28 m.).
UQAC: Ciné-Club au pavillon principal, local C-313 à 19h00 et 21h00, "Le locataire" de Roman Polanski (1976) avec Isabelle Adjani, Melvyn Douglass, Jo-Van Slet et Bernard Fresson.

12 octobre — ALMA:
Ciné-Club: "Serpico" à l'Auditorium Latourelle.
 DOLBEAU:
Ciné-Club: Au théâtre Météore à 19h30, "La nuit américaine", (France-Italie, 1973, 113 m.) de François Truffaut avec Jean-Pierre Aumont.
 JONQUIÈRE:
Salle François-Brassard: "El Condor Pasa", folklore sud-américain.

13 octobre — ALMA:
Ciné-Club: "Serpico" à l'Auditorium Latourelle.
 DOLBEAU:
Service des Loisirs: Début des cours à la Palestré de la polyvalente Jean Dolbeau: poterie,

émaux sur cuivre, céramique, ballet classique et moderne, photographie et ballet-jazz.
 ST-FÉLICIEN:
Ciné-Club: Au cinéma de St-Félicien à 20h30. "La nuit américaine", (France-Italie, 1973, 113 m.) de François Truffaut avec Jean-Pierre Aumont.

17 octobre — CHICOUTIMI:
UQAC: Ciné-midi. Pavillon des Laboratoires au local 20871 à 12h30. Série *Urba 2000*: "Bologne: une ville ancienne pour une société nouvelle" (56 m.).
 JONQUIÈRE:
Ciné-Club: Cégep de Jonquière à 20h00. "La guerre des mondes" (USA, 1953, 85 m., v. fr.) de Byron Haskin.

18 octobre — CHICOUTIMI:
Auditorium Dufour: Le trio Paul et Paul.
UQAC: Ciné-midi au Petit Théâtre à 12h15. Série *Urba 2000*. "Bologne: une ville ancienne pour une société nouvelle" (56 m.).

19 octobre — DOLBEAU:
Ciné-Club: Au cinéma Météore à 19h30, "Satyricon", (Italie, 1968, 128 m.) de Federico Fellini d'après l'oeuvre de Pétrone.

20 octobre — ST-FÉLICIEN:
Ciné-Club: Au cinéma de St-Félicien à 20h30, "Satyricon", (Italie, 1968, 128 m.) de Federico Fellini d'après l'oeuvre de Pétrone.

21 octobre — JONQUIÈRE:
Salle François-Brassard: Gilles Vigneault.

22 octobre — CHICOUTIMI:
Auditorium Dufour: Gilles Vigneault.

23 octobre — ALMA:
Auditorium: Gilles Vigneault.

24 octobre — ALMA:

Auditorium: Les Jeunesses Musicales. Le trio de guitare Laval.

CHICOUTIMI:

UQAC: Ciné-midi: au Pavillon des Laboratoires au local 20871 à 12h30, "Ceci est un message enregistré" (10 m.) et "Stravinski" (27 m.).

UQAC: Ciné-Club au pavillon principal, au local C-313 à 19h00 et 21h00, "La voie lactée" (1974) de Louis Bunnuel avec Paul Françoer, Laurent Terziess, Michel Picolli, Delphine Seyreg et Daniel Pilon.

JONQUIERE:

Ciné-Club: Cegep de Jonquière à 20h00, "Les insectes de feu" (USA, 1975, 90 m., v. fr.) de Jeannot Szwarc.

ROBERVAL:

Auditorium Fernand Bilodeau: Les Grands Explorateurs, "Le Brésil, carnaval de l'insolite" avec Marcel Isy-Schwartz.

25 octobre — ALMA:

Auditorium: Les Grands Explorateurs, "Le Brésil".

CHICOUTIMI:

UQAC: Ciné-midi. Petit Théâtre à 12h15, "Ceci est un message enregistré" (10 m.) et "Stravinski" (27 m.).

UQAC: Ciné-Club au pavillon principal au local C-313 à 19h00 et 21h00. "La voie Lactée" de Louis Bunnuel (1974) avec Paul Françoer, Laurent Terziess, Michel Picolli, Delphine Seyreg et Daniel Pilon.

JONQUIERE:

Ciné-Mardi: Salle François-Brassard, "Section spéciale".

26 octobre — JONQUIERE:
Salle François-Brassard: Les Grands Explorateurs, "Le Brésil".

27 octobre — CHICOUTIMI:
Auditorium Dufour: Les Grands Explorateurs, "Le Brésil".

30 octobre — JONQUIERE:
Centre culturel: Exposition de Denis Pinet, jusqu'au 10 novembre.

31 octobre — CHICOUTIMI:
UQAC: Ciné-midi: Pavillon des Laboratoires au local 20871 à 12h30, "André Malraux" (28 m.).
JONQUIERE:
Centre culturel: (Voir le 30 octobre).

COMMUNIQUES

Centre culturel d'Hébertville:

Il y aura début des ateliers de poterie et émaux sur cuivre pour adultes et enfants dans la première semaine d'octobre.

Service des loisirs de St-Félicien:

Toute personne ou groupe intéressé à réaliser une activité culturelle ou sociale peut s'adresser à Jacques Raymond à 679-4111.

Centre culturel de Jonquière:

Les cours d'initiation par animation à l'affiche: fleurs séchées, tapisserie et batik, reprendront à partir du 16 octobre. Les séances

d'animation se tiendront le dimanche (à toutes les deux semaines) de 13h30 à 21h30. Apportez votre repas. Du 16 octobre au 7 mai.

Service des loisirs de La Baie:

Le service municipal des loisirs de La Baie offrira à partir du début d'octobre, une série de cours: artisanat (courtepointe, flêché, poterie 1 et 2, tricot et crochet 1, macramé 1 et 2, tissage 1 et 2), audio-visuel (photographie 1 et 2, télévision communautaire), expression dramatique (connaissance théâtrale), ateliers musicaux (ballet-jazz, animation musicale, guitare, ballet), littérature (phonétique et diction, pour les 3 à 5 ans), et arts plastiques (sculpture sur bois, peinture, composition et dessin). Les cours se donneront au Collège de Port-Alfred (au centre d'art). Pour informations: Service des loisirs de La Baie, a/s M. Claude Grenier à: 544-6851.

Baz-Art:

Le Baz-Art à Chicoutimi lance une invitation à tous les artisans du Saguenay-Lac-St-Jean, à faire leur demande d'exposition à la Société des Arts, 534, rue Jacques-Cartier, Chicoutimi.

Les Tarentelles:

Le groupe de danse folklorique "Les Tarentelles" offrira à partir du mois d'octobre, par le biais du service des loisirs de Jonquière, des cours de danse folklorique. Informations: M. Héliodore Gauthier à: 548-4133.

Théâtre Populaire d'Alma:

Le Théâtre Populaire d'Alma débute le 26 septembre des ateliers de théâtre et d'initiation au théâtre avec un animateur professionnel (comédien de Montréal), dans le but de monter, avant Noël, une pièce de théâtre pour enfants. A tous les intéressés: dépêchez-vous!

A SURVEILLER

Club de photo amateur:

Le Club de photo amateur du parc Rosaire-Gauthier à Chicoutimi a réalisé une série de 13 émissions pour TéléSag, sur l'initiation à la photographie. Ces émissions seront présentées à partir du 19 septembre, 3 fois par semaine (dont 2 reprises) pendant 13 semaines. Les heures de diffusion sont: le lundi à 19h00, le mercredi à 12h45 et le samedi à 17h00. Ces émissions ont été complètement réalisées par les membres du club de photo amateur, en se basant sur les ateliers populaires de photographies du parc Rosaire-Gauthier.

La Petite Galerie:

Après un an d'arrêt, la Petite Galerie du Centre culturel à Jonquière reprendra ses activités au mois d'octobre.

Théâtram:

Le lancement de la revue que publie chaque année la troupe de théâtre "Théâtram" aura lieu au début d'octobre. Cette revue "Théâtralités" est une revue spécialisée de recherches théâtrales. A tous les intéressés...

L'ATELIER DE VERRE
JACYNTHE BOUCHARD
LAURIER GARIÉPY

Rang 3, Saint-Nazaire.
418-662-5587

Dr. Paul Ruel, O.D. Dr. Damien Laberge, O.D.

OPTOMETRISTES

Examen de la vue
Verres de contact
Rééducation visuelle

CLINIQUE OPTOMETRIQUE SAGUENAY

73, King-George, C.P. 415,
Jonquière (secteur Kénogami)

Tél.: 542-6226
542-7235

Abonnez-vous

à

FOCUS



Vous appréciez **FOCUS**?

Nous apprécierons
votre soutien;

ABONNEZ-VOUS!

ABONNEMENT ANNUEL:
\$12.00

ABONNEMENT DE SOUTIEN:
\$20.00

NOM: _____

ADRESSE: _____ VILLE: _____

Je désire m'abonner à partir du no: _____

Payable par chèque ou mandat-poste.

LE CABARET D'LA station

*Déjà deux ans
faut que ça se fête*
Super spectacles

Le 7 et 8 octobre

Michel Perron avec l'index
(Arrivez tôt, il y aura foule)

Dimanche, le 9 octobre

Film musical

Tommy the Who de Ken Russel
ou

Rod Stewart and The Faces

Admission: prix très populaire.



CHRL

Y'a pas de problème

CHRL-910 ROBERVAL, 10,000 WATTS

L'INFORMATION

TOUT L'MONDE
LE FAIT
FAIS-LE DONC!

CJMT 1420

